
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA TOISON D'OR

DU MÊME AUTEUR

HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE............ 1 vol

JEAN MORÉAS (Sansot édit.)................. 1 vol

En préparation

PROFILS DE POÈTES.

PROFILS DE PROSATEURS.

LF
G7161to

JEAN DE GOURMONT

La Toison d'or

— *ROMAN* —

A la place du vêtement
vain, elle a un corps...
MALLARMÉ.



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

441230
8.12.45

PQ
2613
O78516

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Chine, numérotés de 1 à 3,
Cinq exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 4 à 8.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A

REMY DE GOURMONT

I

Le long des quais, Marguerite et Raymond marchent en silence vers Notre-Dame, et pénètrent comme en une forêt dans l'ombre qui se fait à chaque pas un peu plus dense et les enveloppe. Sur le point de se quitter, ils sont déjà réellement loin l'un de l'autre. Raymond, méthodique, classe en lui-même les impressions de la journée. Marguerite songe au mensonge qu'il lui faudra inventer pour expliquer l'heure tardive de son retour.

« Ce serait, pensait Raymond, une belle

occasion de généraliser cette aventure : nous nous sommes rencontrés par hasard, donc nous étions destinés l'un à l'autre. Mais il n'y a pas de destinée et Marguerite, somme toute, n'est qu'une destinée d'occasion, éphémère sans doute. »

Ils s'étaient arrêtés. Déjà, Marguerite tendait ses lèvres à Raymond, pour l'adieu ; mais il la retint, et après quelque hésitation :

— Marguerite, dit-il, je voudrais être sûr de ne jamais vous perdre. J'ai peur, en vous abandonnant ainsi dans la nuit, de ne jamais plus vous retrouver. A la minute où je dois vous quitter, j'éprouve, chaque fois, une angoisse plus douloureuse.

Il exagérait ses sentiments, comme pour éprouver ceux de son amie. Il ajouta :

— Si j'allais devenir tout à fait amoureux ?

— A quoi bon, je ne vous répondrais pas. Et puis, qu'est-ce que cela ajouterait à notre

bonheur ? On m'aime déjà et cela ne m'amuse pas.

Le flot des passants les heurtait ; ils semblaient un îlot jeté au milieu du courant et qui le faisait dévier. Marguerite continua :

— Pourquoi, d'ailleurs, se faire souffrir inutilement? Ce qui fait le charme de notre liaison, n'est-ce pas cette nécessité de nous quitter dans quelques mois? Vous oubliez que je ne suis pas libre. Je vais me marier, et jamais je n'accepterais le mensonge d'une double vie. C'est le meilleur de moi que je vous donne.

Raymond sentit ce que cette sagesse avait d'humiliant pour son amour-propre. Il voulait bien, à l'échéance convenue, quitter Marguerite, mais il ne voulait la laisser partir que définitivement blessée.

— Oui, je sais, dit-il avec un air de gravité, on arrive toujours trop tard, semblant ainsi

regretter ce qui, en réalité, lui était une garantie de liberté. Mais, ajouta-t-il, si l'envie m'en prend, vous ne pourrez m'empêcher de vous aimer, Marguerite.

Après un silence, le visage sérieux :

— N'exagérons rien, mon ami, dit-elle. Songez seulement à ces quelques heures de tendresse que je vous ai données; et croyez-vous que ce ne soit rien, cette belle sympathie de ma chair pour vous? Vous voulez mon âme aussi : elle ne mérite pas de vous attacher. Vous me faites un peu peur. Croire qu'il me serait possible d'être toute à vous me ferait paraître trop médiocre l'avenir qui m'est réservé. Ne me gâtez donc ni mon présent, qui est à vous, ni l'avenir. Allons, adieu, mon ami, prends ma bouche : elle t'aime bien.

Raymond mit ses deux mains à la taille de Marguerite et appuya longuement sa bouche sur sa bouche. Mais il faisait ce geste sans se

perdre de vue, et surtout pour que son amie s'anime et s'émeuve : « Que mon baiser, à cette minute de l'adieu, éveille en elle un désir, elle évoquera ma présence et ce sera le commencement de l'amour », pensait-il.

— Comme il est tard, Raymond! Laisse moi partir. Georges, mon fiancé, sera là ce soir. J'aurai peut-être pour lui un peu de bienveillance, puisque je suis heureuse ; je penserai au secret que je lui cache. Entre lui et moi, il y aura toi, toujours. Mais lui ne soupçonnera jamais rien ; les hommes sont si sûrs d'eux-mêmes. Cependant, maintenant, j'ai une raison pour le faire attendre, puisque je t'ai.

Après un dernier baiser, qu'elle cueillit elle-même, en fermant les yeux, elle partit sans se retourner, et disparut.

Raymond alluma une cigarette. Il avait encore aux lèvres et aux mains le parfum de l'amour.

— Je voudrais qu'elle m'aime, dit-il tout haut, en marchant... Mais quel bonheur de comprendre que cette barque ne me mènera nulle part, et comme je bénis cet homme qui attend, sur le rivage, que j'aie achevé ma promenade. Il ne sait pas, il ne saura jamais ce que lui cache et lui cachera le sourire de sa femme. Tout est mensonge dans la vie.

Il ne put s'empêcher de rire en songeant que peut-être ce soir même il dormirait près de Madeleine, Madeleine qui a la même confiance en lui que ce Georges en sa Marguerite.

Madeleine, pensait-il, pour s'expliquer à lui-même sa situation, c'est l'affection sérieuse, durable. Marguerite n'est qu'un amusement passionné. Mais pourquoi classer ainsi ses affections ? Je puis dire seulement : « Madeleine est ma maîtresse depuis deux ans : je l'ai aimée avec un peu de folie, vite éteinte ;

je continue à l'aimer par habitude. Affection durable ! Ce n'est peut-être qu'une affection que l'on fait durer. »

« Marguerite un amusement passionné ! Oui, et je ne suis aussi que cela pour elle. Elle ne me considère pas autrement que comme un jouet de luxe. N'est-ce pas bien ainsi ? Non, je veux de la passion », dit-il. Pour y amener Marguerite, il lui écrirait des lettres où il hausserait d'un ton l'expression de ses sentiments. Et il ne lui déplairait pas de se laisser prendre lui-même à ce mensonge.

Rentré chez lui, Raymond trouva sur sa table, encombrée de livres, des feuilles éparses, fragments des lettres qu'il écrivait à son amie et dont, avant de les lui envoyer, il copiait les plus belles pages. La littérature ne perdait pas ses droits, et puis on s'oublie si vite ; se noter au passage.

Sa lampe allumée, il s'assit à sa table, ouvrit un livre qu'il ne lut pas. Les quatre murs de ce cabinet de travail étaient presque totalement tapissés de livres, achetés un à un sur les quais, ou reçus en hommage, intéressé souvent, des auteurs. Cela formait une sorte d'allée, le long de laquelle il aimait à se promener. Dans une vitrine, à côté, les volumes de luxe, sur des papiers de choix, les livres qu'on ne lit pas, qu'on ne coupe même pas, quelques tableaux, quelques gravures.

Ivre un peu des fatigues de l'amour, son cerveau résonnait au bruit d'une feuille de papier froissé. Se sentir enveloppé de l'odeur d'une femme ; ne rien désirer ; être bien seul avec un soi-même satisfait ; n'attendre personne, et avoir, devant soi, de longues heures calmes à revivre ainsi des sensations toutes fraîches.

Être chez soi, parmi ces choses familières,

ces objets apportés un à un et qui, tous, représentent une heure de notre vie. Un objet dérangé, c'est en nous un trouble étrange; cet objet fixait un souvenir, correspondait à une classification de notre cerveau.

Et Raymond se souvenait que, hors de chez lui, il avait éprouvé cette sensation de n'être plus lui, d'être presque un autre. C'était à la chasse; il suivait, derrière un ami, le sillon des herbes couchées, et avait eu cette impression de n'être plus qu'une partie du paysage, au lieu d'en être une conscience spéciale qui le reflète. Semer des cailloux sur le chemin de sa conscience, marquer les arbres d'un ruban.

Raymond résumait ainsi, parfois, ses idées en de petites phrases qu'il se récitait à haute voix. Il se parlait à lui-même, en un style elliptique, d'une logique secrète.

« Je connus jadis, continua-t-il, une femme

d'une trentaine d'années, qui perdit la conscience d'elle-même : la tapisserie d'images qu'elle avait construite en son cerveau s'effila, maille à maille; il n'en restait plus que des débris, des fragments ne tenant plus les uns aux autres que par des fils incertains. Peut-on imaginer plus terrible catastrophe : se trouver ainsi vide de soi-même, comme si du cerveau, par une fissure invisible, avaient fui toutes les images, toutes les idées qui composent le moi. Je l'observai et ne compris que plus tard pourquoi instinctivement elle rassemblait autour d'elle les objets les plus accoutumés, les plus aimés. C'était comme si elle eût retrouvé en eux les morceaux séparés, éparpillés de son pauvre être. Elle finit ainsi par reconstituer sa personnalité, grâce encore à quelques lectures habituelles, à la contemplation de quelques tableaux familiers, grâce à la voix connue d'un amant, aux mêmes mots, aux mê-

mes gestes, aux mêmes caresses, aux mêmes sensations. »

Raymond, dans le silence de la nuit où il n'entend que la cadence rythmée de son horloge, s'abandonne à ses souvenirs, mêlant ceux des plus récentes heures à ceux déjà lointains de son enfance. Il lui semble, en cet instant, qu'une période de sa vie est close et qu'il se trouve comme au réveil d'une nouvelle vie avec des curiosités, des étonnements nouveaux.

Peu doué pour la vie pratique, Raymond, à vingt-cinq ans, n'a réussi qu'à s'assurer une très modeste indépendance matérielle. Correspondant, à Paris, d'un journal américain, il fait ce métier avec intelligence et consacre le reste de son temps à travailler pour lui, à lire, à étudier, à s'étudier surtout. Raymond a la maladie de l'analyse.

Mais Marguerite, si exceptionnellement saine et sans culture, lui était un refuge contre

les lectures et les bibliothèques. Elle correspondait si parfaitement à ce qu'il avait si longtemps voulu et cherché. Il avait eu cette intuition (il le pensait sincèrement maintenant) qu'elle devait être vierge de toute fausse culture, ce soir d'octobre déjà froid, où il l'avait rencontrée, vers six heures du soir, sur le Pont-Neuf. Il n'avait pas hésité à lui parler, et elle, elle avait été toute surprise d'avoir répondu et d'être là, dans la rue, au bras d'un inconnu. « Mais, déjà, elle se confie... Simple désir physique, auquel elle n'a pas résisté Beaucoup de femmes disent non à leur désir. Il est en elles un instinct de fuite, d'être poursuivies, vaincues à la course. Marguerite n'a pas résisté : elle a compris que je ne l'aurais pas poursuivie, et elle désirait être prise. Nos deux chairs se sont bien adaptées ; l'un par l'autre nous avons découvert l'amour sensuel. C'est là le chemin de l'amour. »

Une autre réalité demeurait dans l'existence de Raymond : Madeleine, qu'il aimait davantage en ami qu'en amant. Il avait cru longtemps que sa chair s'acclimaterait à la sienne, mais Madeleine n'existait presque pas, sensuellement. Pourtant, ils s'étaient assez mêlés pour garder l'un de l'autre un parfum inoubliable. Un parfum, un souvenir, c'est tout ce que Raymond retrouvait en lui, de cet amour qui se survivait à lui-même. Il lui aurait fallu réellement faire un grand effort de mémoire pour se rappeler l'historique de cette liaison. Insensiblement, Madeleine était devenue une habitude presque quotidienne, une amie nécessaire, avait-il cru jusqu'à ce jour. Elle l'aimait avec une telle constance ; aussi ne voulait-il pas la faire souffrir. Il lui cacherait donc généreusement sa liaison avec Marguerite, et trouverait dans ce secret une raison de l'aimer encore.

Mais, comme le passé s'efface et meurt! Raymond ne se reconnaissait plus dans ce jeune homme qu'il revoyait, extérieurement à lui-même, venant, timide et ému, frapper à la porte de Madeleine : « Elle aussi, se dit-il, avait déjà un passé sentimental », et il se souvenait de ce jour où il découvrit, dans un livre de son amie, en marge de cette phrase : « Celui qui n'a pas aimé ne connaît pas bien peut-être l'étendue de la vie », cette affirmation : « Certes! » Il avait été profondément blessé. Il ne savait pas encore qu'en amour on succède toujours à quelqu'un. Toujours un autre a dormi dans ce cœur qui est à vous. Posséder une femme, les hommes s'imaginent volontiers que, par ce geste, ils la marquent d'un signe indélébile. A chaque lune elle retrouve sa virginité, sa fraîcheur d'impression et de sentiment.

Raymond souriait en se souvenant de cette

sonate que Madeleine lui jouait aux premiers jours de leur amour. La poitrine en avant, elle semblait s'abandonner à un courant familier. Cette sonate qu'elle jouait trop bien, ce devait être son chant d'épithalame habituel. Raymond, sans se l'avouer encore, devinait en lui le désir de voir Madeleine se détacher de lui : un autre entendrait la sonate. Un autre lui réciterait des vers ; la poésie pour elle est comme un aliment de l'amour :

« Que de sonnets, de poèmes, de symboles nous avons jetés dans le brasier, pour l'alimenter ! Résidus de la vie, cela refait encore de la vie. » Elle avait ainsi, pour toutes les circonstances, un symbole qu'elle adaptait. Peut-être que les femmes qui n'ont pas cette table n'ont rien que de la souffrance sincère, mais vague.

II

Raymond attendait Marguerite, inquiet depuis trois jours qu'elle n'était venue. De sa porte à sa fenêtre, le long de l'allée des livres, nerveux, il marchait; puis, se penchant vers la rue, il interrogeait du regard la démarche et la silhouette des passantes. Et cette attente passionnée lui donnait des émotions plus fortes que la présence réelle de son amie. Une heure s'écoula ainsi : « Elle ne viendra pas », dit-il. Raymond se prit alors à désirer être seul pour travailler. Il s'assit à son bureau, relut les premières pages d'un article commencé, prit sa plume et le conti-

nua, satisfait d'avoir su dominer sa sensibilité.

La nuit le surprit, et comme il allumait sa lampe, on sonna.

C'était Marguerite. Elle n'avait que quelques instants à lui donner. Aussi, sans plus longuement expliquer son retard, se déshabilla-t-elle, et Raymond, qui l'aidait un peu maladroitement, baisait la chair nue de ses épaules. Rousse, sa peau était blanche comme du lait, un peu jonchée, au cou et aux poignets, de taches de rousseur. Elle ne parla pas, et Raymond aimait cette fusion silencieuse. Couchés, il la respira, aspira longuement son parfum, et provoqua son désir. Puis, les lèvres à ses lèvres, il voulut l'approcher de lui. Elle dit « non » d'un signe de tête, et lui offrit elle-même la magnificence de sa croupe, plus maîtresse ainsi de graduer son plaisir. Ce furent de longues et savantes joies. Blessée

profondément, elle voulut se blesser encore, puis s'assoupit, froide et comme morte. Nue sur le lit, à son ventre et à ses aisselles brillaient d'invraisemblables touffes d'or.

Raymond exprima sa crainte de perdre une aussi exceptionnelle maîtresse, mais elle lui demanda, avec une naïveté jouée, ce qu'il pouvait désirer de plus d'elle. Et, le visage voilé de ses deux mains jointes, elle se laissait contempler, un peu émue et reconnaissante.

— Tu voudrais, Raymond, que je te dise que je t'aime. Je n'en sais rien encore; mais je tiens beaucoup à toi, plus que tu ne le crois; plus, peut-être, que je ne le crois moi-même.

Comme elle allait s'en aller :

— Que fais-tu demain? demanda-t-elle. Viens donc avec moi, chez mon peintre. Tu assisteras à la pose; tu verras, je suis plus

belle encore dans la lumière de l'atelier.

D'ailleurs, chez Newsky, tu me retrouveras dans toutes ses œuvres. Peinture ou sculpture, c'est toujours moi. Cet homme a pour mon corps une passion étrange, et lorsqu'il me regarde, sa figure de vieillard s'éclaire et devient très belle.

— Mais, c'est de l'amour, cela. T'es-tu donnée à lui? demanda Raymond, presque jaloux.

Marguerite éclata de rire :

— Donnée! dit-elle, il ne saurait me... prendre. Mais, ajouta-t-elle gravement, je lui ai fait l'aumône.

Il fut convenu que, le lendemain, ils dîneraient ensemble.

— Et si tu es libre, le soir, dit Marguerite, nous rentrerons ici chez toi, jusqu'à minuit, et peut-être plus tard encore.

— Comment, si je suis libre, Marguerite.

Crois-tu donc que j'aie une autre maîtresse ?

— Je ne te le demande pas, et que m'importe ! pourvu qu'aux heures où je suis avec toi tu sois bien à moi.

Marguerite partie, Raymond se sentit blessé par les dernières paroles de son amie : il l'aurait voulue jalouse et d'une psychologie plus conforme aux décrets des moralistes. « Si elle vient à m'aimer, se dit-il, son amour ne sera pas une promesse, mais une conséquence du bonheur. C'est sa chair qui va m'aimer : les sentiments suivront. Cela vaut mieux qu'une intuition qui se trompe. »

Instinctivement, obéissant à une habitude déjà ancienne de quelques années, Raymond se dirigea vers la rue de Verneuil, où habitait Madeleine. Seul dans la vie et sans amis, il avait trouvé près d'elle un refuge, et cette association pouvait paraître bien définitive.

Il ne s'était pas encore aperçu, jusqu'ici, qu'il avait ainsi fermé la porte au hasard. Ce soir-là, il comprit qu'il était enchaîné. Devait-il s'en réjouir ou s'en attrister ?

Madeleine était physiquement presque le contraire de Marguerite. Très brune, elle n'était cependant ni ardente ni passionnée, et ses grands yeux noirs se voilaient souvent d'une sorte de vague tristesse qu'elle n'exprimait pas. Elle était, à trente ans, dans toute la plénitude de sa beauté, et Raymond s'étonnait de l'indifférence qu'il se découvrait devant cette femme, qui, quelques mois auparavant, représentait sa vie et son désir de vivre. Personne n'est indispensable à personne, se dit-il.

Assis près du feu, tandis que Madeleine déchiffrait une musique qu'il n'entendait pas, Raymond revivait et classait ses émotions de la journée. Se souvenir, ne rien perdre de

ses gestes et de ses pensées, c'était sa plus grande préoccupation.

Il n'y a presque pas de présent. tout est déjà du passé. Mais, toujours aux écoutes de ce qui se passait en lui, presque rien ne lui échappait, et il savait reconstituer le mécanisme de ses images subconscientes. « Dans mes rêves, se dit-il, lorsque je suis en scène, je me reconnais tel que je suis au plus vrai et au plus sincère de moi. Je me vois, extérieurement à moi-même ; je vois un des êtres d'une minute que je fus. Les rêves sont peut-être la manifestation la plus personnelle de l'individu et qui l'expliquent et le révèlent le mieux. »

— Ecoute, Madeleine. J'ai fait cette nuit un rêve curieux : j'allais être guillotiné.

— Tu rêves souvent cela ?

— Oui. La guillotine, pour moi, c'est une image très excitante. Je me reporte à la Révolution. Je vois de jeunes femmes, belles,

fraîches, aller à l'échafaud. Les récits de ces carnages me sont une plus réelle excitation sexuelle que la lecture de livres érotiques... Mais voici : j'allais être guillotiné, à l'aube, sur le Pont-Neuf, près de la statue d'Henri IV. Le bourreau, comme il convient, me décolleta; je lui dis : « Sera-ce bientôt fait? — En un instant. » Je réfléchis alors que la mort c'est l'extinction absolue de l'être. Je voulus évoquer une dernière fois l'image d'un beau corps de femme... mais je songeai : A quoi bon, puisque je n'en garderai pas de souvenir? Et je n'ai jamais si bien senti que dans ce rêve le néant et l'inutilité de connaître. A quoi bon amasser des connaissances pour que le tout s'engouffre avec soi dans le silence? On meurt sans rien emporter.

— Il y a les livres qui restent.

— Oh! il faut être un enfant ou un poète pour se consoler de gloire posthume : la gloire

ne vaut que payée ici-bas.... et mon rêve a raison.

On sonna. C'était Morangis, l'ami de Raymond. Il serra les mains qu'on lui tendait, et, sans parler, s'assit au piano et improvisa une sorte de mélodie dissonante.

Morangis était un de ces êtres bizarres dont on ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont, ni ce qu'ils ont fait, font ou feront. Raymond l'avait rencontré dans un bureau de rédaction, où il apportait des vers; quelques paradoxes échangés les avaient unis, d'une de ces amitiés fragiles qui ne reposent sur rien. Madeleine aimait à le recevoir, et, en général, les femmes l'aimaient, sans le prendre au sérieux, parce qu'il se raillait toujours lui-même. Il était presque beau, et pourtant aucune femme n'eût admis la possibilité de lui accorder la moindre faveur : peut-être l'aurait-il refusée, après l'avoir demandée. Seule, Marthe de Saint-

Clerc, la fille du poète mécène, que Raymond et lui fréquentaient, avait pour lui un goût qu'elle ne s'avouait pas. Elle le disait souvent à Raymond : « Il me fait peur et il m'attire.» Et lui, Morangis, sous son air cynique, cachait un amour réel pour cette enfant qu'il croyait vierge de désirs, et que Raymond éduquait, cultivait, pour lui, croyait-il.

Morangis était, au fond, un esprit supérieur, trop peu doué de fatuité. Il n'imaginait pas qu'une femme pût l'aimer, et il portait dans la vie l'attitude de quelqu'un qui a ce qu'il lui faut et ne cherche plus rien. Cela lui donnait un peu de méchanceté.

La musique qu'il improvisa ce soir-là était une musique très subtilement sensuelle, qui émotionna profondément Madeleine. Instinctivement, elle chercha la main de Raymond, l'emmena sur le divan, au fond du salon, où Morangis ne pouvait les voir, et se voulut

violentée réellement de ces accords et de ces rythmes.

La possession amoureuse était pour Madeleine une sorte de prière silencieuse : elle en gardait, pendant de longues heures, un reflet de sérénité. Très brune et le visage très mat, l'émotion la pâlissait encore. Etendue, froide, les yeux clos, elle semblait morte.

Debout maintenant, Morangis regardait Raymond et Madeleine, prostrés comme des arbres que vient de fouetter la tempête. On le complimenta, mais il exprima ce désir :

— Je voudrais pouvoir louer une cathédrale, pour y jouer ce que je viens d'improviser devant vous ; je crois que c'est de la musique fortifiante... Oui, une cathédrale ; mais il faudrait la désaffecter de son culte hideux... Toujours cette image d'un moribond saignant sur une croix.

— Si le Christ était mort comme Socrate,

le monde eût-il été sauvé ? demanda naïvement Madeleine.

— Peut-être, Madeleine, répondit Raymond. Mais, ajouta-t-il en souriant, tu me fais songer à une chose terrible : le pal. Si le pal avait été, à ce moment, le supplice habituel des Romains, la rédemption du genre humain eût-elle été possible ? Quelle image !

Ils épiloguèrent sur les plus belles religions :

— Ce sont encore, vois-tu, dit Madeleine, celles où il y a du vrai sang répandu.

— Celles aussi, reprit Raymond, où se mêle de la volupté, de la lubricité. Je ne sais plus où j'ai lu qu'à Formose, jadis, c'étaient des femmes qui faisaient l'office de prêtres. Le dieu ne parlait par leur corps qu'après de longues et savantes contorsions de leurs reins et de leurs croupes. Enfin, l'extase se produisait, le dieu leur parlait, et, pour le prouver, montées sur les toits des pagodes, retroussées

jusqu'à la ceinture, elles se lacéraient les fesses, et de toute la force de leurs muscles tendus, aussi loin que possible, elles pissaient sur la foule adorante et prosternée.

Ce récit — réel ou mythique, qu'importe, réjouit Morangis qui parla, pour la centième fois, de son idée de reconstitution d'un sabbat nocturne, par une de ces nuits amoureuses du mois d'août. Il en voyait déjà la théorie évoluant en un grand cirque pareil aux Grottes de Franchard, lui, au centre, excitant les couples anonymes, de ses mélodies et de ses musiques : « Quelle femme, disait-il, si elle était assurée de l'incognito, ne s'y rendrait? On ne sait pas toutes les réserves de folie qu'il y a dans nos âmes modernes, endiguées par la morale. Rendons le masque à la société et nous pourrons nous amuser... Tout est hypocrisie. »

La conversation s'éteignit peu à peu, et

Morangis partit précipitamment, comme si quelqu'un l'attendait ; mais personne ne l'attendait. Peut-être allait-il chercher quelque amoureuse de hasard dans les rues. Il espérait beaucoup dans ces hasards, mais jusqu'ici tous ceux qu'il avait ramenés chez lui, il les avait, avant le jour, jetés à la porte avec des injures.

Raymond ouvrit la fenêtre : la nuit tombait comme une poussière de charbon. C'était l'heure où ceux qui travaillent rentrent chez eux. La nuit va les coucher ; ils se réveilleront demain pour recommencer la même inutile vie. On a ouvert les écluses ; c'est un flot qui baigne les rues. Les mâles et les femelles se flairent. Des couples s'accrochent, des bouches s'attendent, se scellent. Raymond songea : « Une femme très belle qui, sans être l'amante d'un homme, lui montrerait son corps, serait déshonnête. Pourquoi ? Margue-

rite n'a pas ces pudeurs : elle a prêté sa beauté à tous les artistes qui la lui ont demandée, oui, aussi simplement qu'une jeune fille du monde se met au piano pour chanter une romance. Je voudrais que toutes les femmes qui sont belles agissent ainsi, envers nous, qui ne sommes ni sculpteurs ni peintres... »

III

L'atelier de Newsky n'était orné que des œuvres du maître. Peintures et sculptures, jamais Raymond n'avait observé un art aussi réaliste, aussi près de la vie. Cet artiste avait voulu, dans chacune de ses œuvres, représenter l'amour, et pour cela ne s'était pas servi de symboles : c'est la chair qui parlait, et s'exprimait elle-même. Il y avait, au fond de l'atelier, une maquette encore fraîche et mouillée représentant un couple humain, bouche à bouche et chair à chair, à la minute suprême de la joie. C'était très beau.

— Oui, c'est très beau, dit simplement Newsky ; pourtant si j'exposais ce groupe au public, peut-être m'emprisonnerait-on !

Mais voici le portrait de Marguerite, si vivant, avec les diverses expressions de son corps. Il n'y a de portrait que nu : la personnalité d'un être n'est pas toute concentrée dans les traits du visage.

Tandis que Newsky travaillait, Raymond contemplait alternativement la peinture et le modèle. Couchée sur un divan, Marguerite avait pris la pose et semblait satisfaite d'être admirée.

— Dans quelques mois, lorsque nous nous serons quittés, Raymond, je te donnerai ce portrait, puisque tu l'aimes ; je ne serai jamais plus belle que maintenant, et ce sera bien que tu me possèdes telle que tu m'auras aimée. Ainsi je ne vieillirai pas pour toi.

« Elle a raison, pensa Raymond, et c'est

sans doute absurde de vouloir baser sa vie sur ses sentiments ; les sentiments s'effondrent et la beauté qui les a fait naître. »

Y avait-il de l'ironie dans les dernières paroles de Marguerite? Raymond accepta la toile, qui représentait son amie couchée, la tête posée sur ses mains croisées. Sa chair blanche de rousse éclairait tout le tableau.

— Les œuvres d'art sont faites pour orner la vie réelle, dit-il, et non pour s'entasser dans des musées. Quel Pompéï que le Louvre! Travailler pour cette nécropole! Pourtant c'est cela le but des artistes ; c'est leur cimetière rêvé. Que les peintres ornent donc les maisons où on vit. Ne dirait-on pas que le monde va finir et que nous sommes à la veille d'un nouveau déluge? Alors entasser la beauté dans une arche qui surnagera. Avoir son nom inscrit sur le catalogue. L'idée de l'immortalité a fait de terribles ravages dans

la cervelle des artistes, qui ne veulent plus travailler que pour la postérité.

Newsky ne travaillait que pour son plaisir, et, comme il était riche, il ne vendait pas ses œuvres ; il en ornait un petit manoir qu'il avait en Normandie, près de Coutances, et dont il avait été lui-même l'architecte. Il l'avait voulu enserré par un bois circulaire de hêtres : deux avenues faisaient une trouée de lumière dans ces feuillages.

Entré dans le mystère du parc, on rencontrait, au détour des allées, de blanches statues de femmes, qui n'étaient pas des déesses, mais des femmes semblables à celles de la vie quotidienne. Les peintures qui embellissaient et coloraient les salles, les salons et les chambres du château rappelaient, toutes, au visiteur et au propriétaire, des scènes de l'existence de tous les jours : intimités, dans des paysages familiers, costumes actuels, inté-

rieurs actuels, semblables à ceux où nous avons vécu les meilleures ou les plus douloureuses heures de notre vie.

Newsky passait là quelques mois de l'été et de l'automne, entouré seulement de quelques beaux modèles : il ne demandait aux femmes que d'être belles, et dédaignait toutes les sentimentalités. C'est une force peut-être, ou une faiblesse?

— Nous irons, cet automne, visiter Newsky aux champs, affirma Marguerite. Là, nous serons bien l'un à l'autre, loin de toute contrainte, n'est-ce pas, Newsky ?

— Oui, mon enfant. Partez maintenant si vous le désirez : je mets mon ermitage à votre disposition...

— Organisons cette fuite, supplia Raymond.

Mais Marguerite ne répondit pas. Pour l'instant il fallait se quitter, la nuit tombait.

Son baiser d'adieu fut triste. Raymond la regarda s'éloigner, pâle et le visage grave et presque douloureux.

« Elle m'aime donc », se dit Raymond, qu'une grande joie illuminait.

« Cette jeune fille est admirable, pensa-t-il : elle ose vivre. En apparence, elle possède toutes les qualités négatives d'une jeune vierge : réserve, pudeur, ignorance. Hypocrisie nécessaire. »

Rentré, il écrivit pour elle quelques vers où il ne sut pas mettre son émotion. Il ne les lui enverrait pas. Et puis le jeu cessa vite de l'amuser ; à la première rime récalcitrante, il l'abandonna.

Tu es blonde, et jonchée de taches de rousseur :

(Comme l'Automne de Mallarmé)

Feuilles d'or tombées dans un bassin de marbre;
Le soleil a baisé la native blancheur

De ta chair, et tes jambes, lisses comme des arbres,
Marient l'élan splendide de leur jet sculptural
En l'ogive secrète où repose l'énigme
De ton être. Calice au parfum lilial
Doux comme de la soie ou bien comme des hymnes
Que chantent des voix claires, en des nuées d'encens.

. . . .

IV

Décidément Marguerite était devenue pour Raymond une habitude nécessaire ; il lui était agréable de parler d'elle indirectement à Madeleine, comme d'une création de roman. Ce soir-là, il avait reçu d'elle une lettre pleine de fautes d'orthographe. Cela paraissait à Madeleine tout à fait méprisable.

— Mais non, reprit Raymond, il n'est pas du tout nécessaire qu'une maîtresse sache écrire ; aussi bien demander à un cheval de savoir danser. En court-il mieux ? En aime-t-elle moins bien ? Il est plus important pour une femme de savoir assembler deux nuances d'étoffes que deux idées.

L'amour, je le sais, ne dédaigne pas les dons de culture intellectuelle, mais il s'en passe aussi. C'est, plus que des mots que disent les femmes, de la bouche qui les dit que nous nous éprenons; c'est leur chair, en vérité, que nous aimons, et deux chairs qui fraternisent violemment, c'est encore le plus beau poème.

Madeleine acquiesçait à ces idées. Elle disait sans fausse pudeur qu'on devrait élever les jeunes filles dans l'usage de leurs fonctions sexuelles : on appellerait cela la vertu, et ce serait très bien.

— La vraie morale, concluait Raymond, c'est de faire ce qui plaît : ce qui nous plaît doit nous être utile. Mais il faut toujours être le plus fort et pouvoir imposer son désir et sa volonté. Et puis, la morale est quelque chose d'individuel; la volupté est immorale pour ceux qui n'ont pas de désirs. Désirs ? Mais comment découvrir sa propre sincérité, étouf-

fée sous un amas de suggestions livresques? Il faudrait écarter toutes les affirmations, toutes les découvertes des autres, ne se fier qu'à ses propres instincts. Réaliser des lectures, la plupart des hommes passent leur vie à cela ; ils jouent des rôles appris, avec la sincérité passionnée des bons comédiens : ils pleurent, ils rient, ils aiment ; c'est vrai et c'est factice. Nos sentiments, nos passions, nous les cultivons comme des plantes rares, et l'amour est souvent le fruit de notre propre suggestion...

Madeleine n'écoutait plus, et Raymond continua son monologue en lui-même. L'analyse était chez lui une maladie. Oh ! ce besoin de tout comprendre, de tout expliquer. Pourquoi ai-je fait ce geste, pourquoi ai-je dit ce mot ? Il ne se rappelait pas avoir fait un acte spontané sans cependant s'être regardé agir : « Oui, s'avouait-il, j'ai dit à des femmes que

je les aimais, mais, même à ces moments-là, je ne me perdais pas de vue, et j'avais conscience d'être un peu ridicule. Au fond, ce qui nous rend sentimental, ce qui nous attache maladivement à une femme, c'est l'impossibilité de retrouver son équivalent, en beauté, en tendresse, en affection. Il faut être très riche pour se permettre de n'être point sentimental ; alors on a des maîtresses comme on a des chevaux de luxe, et on a le cœur libre. Mais se donner tout entier, corps et âme, à une femme, c'est la marque d'une grande faiblesse, d'un besoin d'être dominé ; on devient religieux. On ne fait plus l'amour, on dit une messe, on communie. Je suis donc faible ; pourtant, je sais bien que Marguerite m'est tout à fait étrangère, et mon amour est en dehors d'elle ; c'est un rayonnement de mon moi, il éclairera demain un autre visage. Allons, en dehors de moi, rien n'existe : tout est prétexte, et rien de plus. »

V

Le poète mécène, M. de Saint-Clerc, donnait un dîner à l'occasion des fiançailles de sa fille. Marthe, avec un Monsieur déjà mûr, professeur en Sorbonne, décoré, influent. Par ce mariage, M. de Saint-Clerc se réhabilitait aux yeux du public, et faisait oublier qu'il avait acquis sa fortune personnelle dans des affaires assez malpropres. Personne n'ignorait que, pendant vingt ans, il avait dirigé *le Pornographe illustré*, ce journal des collégiens et des filles. Mais depuis qu'il était riche, il s'était adonné à la haute littérature et protégeait les jeunes poètes. Une revue, *la Lyre*

Nouvelle, qu'il avait fondée, lui permettait de publier ses mauvais vers qu'aucune autre revue n'eût imprimés. Cet homme était un mélange assez curieux de fourberie et de naïveté; il trompait tout le monde, mais il se trompait aussi lui-même, en croyant à son génie.

Raymond détestait ce faux poète vaniteux et fourbe, mais il fréquentait cette maison à cause de Marthe, qui était un peu son élève et dont il s'était amusé à pervertir la petite âme innocente. Il s'était fait le confesseur de cette enfant, et lui avait appris cette vérité si simple : que la vie ne doit pas être dédaignée, et que la jeunesse est le seul trésor. Marthe se mariait donc sans illusions, libérée, en son esprit, de tout préjugé moral. Elle avait assez d'hypocrisie et de sens critique pour s'adapter à toutes les situations.

Le dîner fut somptueux en mets, en vins

et en paroles. M. de Saint-Clere, qui s'était fait une tête de poète, récitait ses vers avec un grand sérieux et acceptait les éloges sans restriction. Sa banale poésie était faite de couchers de soleil, de nuits étoilées, etc. Pour l'expliquer, il racontait les longues extases qui le prenaient, au bord de la mer, le soir, « alors que les deux infinis, l'infini du ciel et l'infini de l'eau, se mêlaient en une même nuit illuminée de regards ». Les cris de la vie, les sirènes des steamers et autres manifestations de la civilisation blessaient sa contemplation, souffletaient sa pensée.

En parlant ainsi, il mouillait son rêve de petites gorgées de vin, et pinçait sa barbe comme une lyre. Oh ! comme il se reprochait de n'avoir pas consacré toute sa vie à l'art pur ! Il avait la manie d'inventer des rythmes nouveaux, et sous le prétexte d'élargir encore la liberté des vers, il en fabriquait d'une lon-

geur incommensurable qu'il récitait en battant des ailes, comme un oiseau perdu dans l'espace. Il ne cachait d'ailleurs à personne que son but n'était autre que de « synthétiser en son œuvre, la vie universelle » et, pour réussir dans cette entreprise, il s'acharnait à combiner les plus étranges synesthésies : sa main percevait des odeurs, son odorat distinguait des nuances de couleurs, il « entendait l'odeur des roses »..., etc. A ces révélations, les gens médiocres dont il aimait à s'entourer s'extasiaient, et Marthe, ironiquement sérieuse, s'avançait vers son père et le couronnait de fleurs.

— A son âge, disait Raymond à Marthe, c'est ridicule.

On passa au fumoir. Mais Raymond rejoignit Marthe, qui, sur le piano du salon, derrière un abri de feuillages, esquissait une sorte de marche annamite, un peu funèbre.

— Vous n'aimez pas cet homme qu'on vous destine, je suppose? dit-il, tandis que Marthe, les doigts plongés dans les touches, interrogeait ses yeux inquiets.

— Moi, mais non. Pourquoi?

Elle éclata de rire.

— C'est à lui cependant que vous confierez le soin de vous initier.

— Il l'a acheté.

— Que dites-vous, Marthe? Cela m'attriste pour vous.

— Qu'importe, puisque je n'aime personne. Et puis, je ne sais pas, moi! Cela a une si grande importance que cela?

Ils se regardèrent en souriant, un peu complices, et, comme Morangis s'était approché, ils se serrèrent la main confidentiellement, et, à demi voix :

— Venez me voir demain, dit Raymond.

Pourquoi dites-vous que vous n'aimez personne?...

— Venez, monsieur Morangis, dit-elle, un peu de feu dans les yeux, je vais vous jouer de la musique chinoise. C'est pur comme de la musique grégorienne.

Mais, déjà, comme des araignées attirées par les vibrations de la musique, quelques poètes entouraient Marthe, écoutaient avec des visages graves et émus. Morangis, qui détestait ces gens, emmena Raymond sur un divan, à l'autre bout du salon. Ils parlèrent de la jeune littérature.

— Tous ces jeunes écrivains actuels, disait Morangis, ils ont l'air d'avoir du talent ; en réalité, ils ne possèdent qu'une sorte de métier pris à quelque maître. Voilà Liban, il ne sait qu'équilibrer de jolies phrases. C'est un poète sans les vers, c'est-à-dire rien.

On a une certaine estime pour les romans

de Megalas et de Clinchamp. Ils écrivent bien. Mais non, c'est du style cinématographique : des images, des gestes. Un style qui ne décrit que le contour des choses, qui ne pénètre pas, ne pénètre rien.

Conradi passa près des deux amis.

— Oh ! celui-là, il est entré — et si peu — dans la littérature, par hygiène. Riche, il ruinait sa santé et sa bourse en des orgies qu'il qualifiait de romaines. Alors, il a fondé une revue, comme un ordre de moines. Il écrit comme on se donne la discipline...

Mais que fait ici Coutanges ? Le voilà en arrêt devant Marthe, le monocle bien rivé dans l'œil. Il est persuadé qu'elle va lui tomber dans les bras. Croyez bien que ce grand poète ne pense à rien qu'à ceci : « Je suis beau, j'ai du génie. Il n'est pas possible que cette jeune fille que je daigne regarder ne tombe pas amoureuse de moi. »

Et ce grand maigre, à tête de héros de roman 1830, c'est Paul-Louis-Eugène, un grand critique; il égalera Sainte-Beuve par le nombre de ses volumes. J'admire beaucoup sa puissance de travail : il peut écrire toute une journée sans s'arrêter.

Celui qui lui parle, c'est Navalis. Il faut se méfier de Navalis. Il a de l'esprit et en fait des recueils secrets. Mais surtout il ramasse, dans tous les coins, des anecdotes, des mots, des méchancetés qu'il fera imprimer quelque jour. C'est un Chamfort sédentaire, le Chamfort d'un groupe de quinze personnes.

— Il se fera détester.

— C'est peut-être très habile.

— Et ce jeune lionceau qui secoue sa blonde crinière?

— Calville! Pourquoi écrit-il lui-même! C'est dommage. Il est spirituel, mais dès qu'il veut s'exprimer par l'écriture, tout se

brouille dans son cerveau et se déforme. Les mots ne lui obéissent plus. Oui, c'est dommage qu'il écrive lui-même, il est bien supérieur à sa littérature.

— Il a du talent, ce Coutanges ?

— Oui, reprit Morangis, j'aime la belle clarté de ses poèmes. En réalité, ce qui fait sa force apparente c'est son impossibilité d'associer les images ; elles demeurent, dans son œuvre, vierges de tout mariage. Il les lance, l'une après l'autre, comme de petites balles qu'il a longtemps mâchées.

Les poètes, je me les figure comme des êtres dont la sensibilité se solidifie, presque chimiquement, en cristaux. Mais il faut de longs jours de vie pour former un cristal, un diamant vrai.

Le poète est bien aise de souffrir pour pouvoir se consoler au rythme de ses propres vers : sa souffrance est cadencée. Il vit

de se désagréger, et chaque pierre qui tombe de son cœur est sculptée.

Le poète est instinctivement religieux comme une femme: sa religion, c'est l'immortalité. Le présent ne l'intéresse presque pas; il s'agit pour lui de vivre dans la mémoire des hommes.

— Nous ne passons pas en vain dix ans de notre vie à lire et à traduire des poètes. L'éducation et la culture classique nous apprennent à ne rêver d'abord que de gloire littéraire et d'immortalité.

— Je voudrais que les poètes se résignent à n'être que la parole du moment, de l'éphémère moment, à n'être que les habilleurs sentimentaux de l'amour et de... l'infini, comme ils disent. Demain ! demain nous aurons d'autres femmes, d'autres fleurs, d'autres sentiments, d'autres joies, d'autres souffrances. On nous assure que les très grands

poètes sont toujours actuels, ne vieillissent pas. Ce qui demeure éternel en eux, c'est ce qui est le plus banal. Mais aussi, nous les rajeunissons en les aimant et en les interprétant, selon notre sensibilité du moment. Tout peut revivre, si on le réchauffe sur son cœur.

— Qui voulez-vous réchauffer sur votre cœur, monsieur Morangis? dit Marthe, qui s'était échappée vers les deux amis.

— La vie.

Marthe éclata de rire :

— Tout ce que disent ces littérateurs ne correspond décidément à rien de réel.

— Vous avez raison, Marthe, reprit Raymond, nous sommes des fous. Aussi, allons-nous partir.

— A demain, glissa-t-il tout bas à l'oreille de Marthe, qui répondit par un sourire un peu triste, hésitant peut-être.

Les deux amis, après avoir salué leurs

hôtes, sortirent et se quittèrent aussi presque aussitôt. Raymond eut une seconde l'idée de passer sous les fenêtres de Marguerite, mais il se moqua de lui-même et rentra chez lui. Une lettre de Marguerite l'attendait. Elle annonçait qu'elle partait en province pour quelques jours : un mariage d'un de ses proches. Elle reviendrait vite vers lui, toujours aimante et confiante.

— Trop confiante, observa Raymond, qui souffrait de constater la sérénité de Marguerite. Je voudrais qu'elle souffre, dit-il. Comment pourrais-je faire qu'elle souffre ?

Le lendemain, Marthe vint, un peu émue. Raymond la reçut d'un visage grave, et s'informa de l'état de son âme, et si vraiment un peu de désir la menait vers lui.

— Oui, un peu de désir, parce que vous êtes beau et doux et que vous êtes le seul être

au monde en qui j'aie confiance; mais je dois aussi vous avouer, Raymond, que je ne vous aime pas : je n'ai encore jamais aimé personne.

— Oh ! il est bien rare, petite Marthe, que l'on donne sa virginité à celui que l'on aime : il vient toujours trop tard. Il vaut peut-être mieux que cela soit ainsi. D'ailleurs, pour aimer vraiment, je crois qu'il faut « savoir », comme il est nécessaire d'être baptisé pour être sauvé. Et si vous saviez comme l'amour efface tout le passé...

Poursuivant son idée, Marthe dit :

— Lorsque je fis ma première communion, je m'étais tellement persuadée que je devais ressentir une commotion divine que, réellement, le contact de l'hostie me donna un grand frisson, quelque chose comme un vrai baiser. Pourtant, n'est-ce pas, ce n'était rien, qu'un peu d'azime...

— Oublions ces choses lointaines, Marthe ; soyonsnous dans ce présent qui nous approche. Appuyez votre tête contre mon épaule, fermez les yeux. Vous êtes belle ainsi.

— Votre cœur bat, ajouta-t-il, en posant sa main sur son corsage.

Mais, se redressant subitement : « Ne parlez plus, » dit-elle, et d'elle-même, gravement, mit sa bouche à la bouche de Raymond où elle but longuement comme à une source. Comment avait-elle pu si longtemps ignorer ce jeu du bouche à bouche ?

Elle le disait, redevenue une toute petite fille qui joue. Maintenant elle n'a plus aucune crainte de l'amour : d'elle-même encore, elle ouvre son corsage, et appuie sa gorge, petite et blanche, contre le baiser de Raymond. Ses seins s'éveillent, se dressent ; la main de Raymond, qui les caresse, lui en fait sentir à elle-même la douce plénitude.

« C'est délicieux, songeait-elle ; pourtant, je ne l'aime pas et il ne m'aime pas. Nous sommes bien seuls, chacun à notre plaisir. La vie est admirable. »

Elle était nue maintenant ; petite, brune, au ventre minuscule, estompé d'une triangulaire touffe noire. A la place où le corset droit s'appuyait, la chair était un peu plissée. Couchée à côté de Raymond, elle se prêtait à ses caresses, sans étonnement, attendant le heurt mystérieux. Ses pupilles s'agrandissaient, s'emplissaient d'une lumière scintillante sous les cils. Puis, elle ferma ses yeux, comme pour mieux se réfugier en elle-même. Raymond se prêta délicatement à ce rôle de démon incube, qu'il accomplissait sans désir, sans passion, avec la froide indifférence qu'il eût mise à faire une expérience de physique.

... Il contemplait maintenant ce petit corps électrique, qui se détendait par brusques sac-

cades, comme un petit enfant qui sanglote encore longtemps après qu'il est consolé.

Marthe prit la main de Raymond et la lui baisa :

— Je suis bien, dit-elle. On est comme lorsqu'on n'a plus faim. J'avais faim depuis longtemps : je veux manger tous les jours.

Enivrée de sa joie et de son propre parfum, Marthe se demandait pourtant si la révélation était vraiment si révélatrice. Elle s'était aimée elle-même et se l'était prouvé avec une certaine satisfaction.

— Voyons, Marthe, ai-je été pour vous quelque chose de plus que Lise, que la vaine tendresse de votre amie ?

— Pourquoi vaine, Raymond ? Cependant, oui, vous m'avez donné, vous, une joie complète, et sans arrière-pensée. Le reste n'est que préludes...

Et comme elle demeurait étendue, les bras

en croix. Raymond comprit et s'approcha encore, se fit plus caressant que Lise elle-même. Puis, le sanglot éteint, Raymond interrogea, d'un regard, le visage de Marthe. Elle souriait divinement.

Marthe, devant la glace, agrafait son corset, tandis que Raymond baisait ses épaules encore nues.

— Vous êtes content de votre élève?

— Et vous de votre maître? Vous savez, maintenant, ce sera toujours la même chose.

— C'est vraiment tout; il n'y a pas d'autres nuances?

— Oh si, mais, des nuances vraiment.

— Vous me donnerez encore quelques leçons.

— Oui, Marthe, et c'est ainsi que se transmet l'expérience humaine. Un jour viendra où vous aurez des disciples, vous aussi.

Elle réédifiait sa coiffure affaissée, y piquait

des peignes blonds et des épingles noires, dégageait sa petite nuque brune des touffes récalcitrantes qui lui voilaient le cou.

— ... Me voilà la Marthe de tout le monde! dit-elle en s'asseyant. Je suis en visite. Causons décemment.

Mais on sonna. C'était Morangis. On le reçut.

Il huma l'atmosphère de péché, et, à la lueur encore mal éteinte des yeux agrandis, devina les accordailles. Depuis longtemps il désirait Marthe brutalement, mais il n'était pas de ceux qui savent traduire leurs désirs par des compliments : il fallait deviner que ses moqueries et ses ironies étaient des paroles d'amour. Maladroit, il se montrait différent de ce qu'il était, et on le croyait insensible. Il n'avait pas de maîtresse et semblait attendre qu'un de ses amis lui cédât la sienne. Marthe lui eût plu; mais pourquoi ne s'offrait-

elle pas à lui, ne lui faisait-elle pas signe?

Il la regardait avec insistance et presque avec reproche.

— Qu'avez-vous, mon ami? Vous voilà tout troublé.

— Je vous écrirai, répondit-il tout bas.

Ecrire, c'est la grande ressource des timides. Ces paroles, bues en silence, ont aussi, pour une femme, leur volupté : l'écriture. d'ailleurs, permet d'exagérer ses sentiments, et, dans ce monologue qu'est une lettre, de développer ce que la conversation ne fait qu'insinuer.

Marthe était partie, et les deux amis se taisaient. Morangis marchait le long de la bibliothèque; il s'arrêta, cueillit un livre au hasard, et le feuilleta machinalement. Par la fenêtre ouverte, le bruit de la rue entrait en rafale : on distinguait le velours des automobiles électriques, leur doux ronflement de

grosses mouches, le teuf-teuf brutal et cassant des autres autos, le lent roulement des fiacres qui mordent le trottoir au tournant. Raymond, accoutumé aux bizarreries de son ami, ne le questionna pas ; il se leva, ferma la fenêtre, abaissa les rideaux blancs qui ne laissèrent plus pénétrer qu'une lueur fausse, que la lumière de la lampe éteignit.

Alors, tout d'un coup, Morangis parla, se confia à Raymond, sans ironie et sans fausse vanité.

— Je sais bien, dit-il, qu'on ne s'appareille pas, mais, tout de même, j'en aimerais le simulacre. Il m'arrive parfois, les soirs d'été, de m'asseoir sur un des bancs du Pont-des-Arts, non pour regarder le paysage, mais pour regarder passer la vie, et ceux que la vie a accouplés. On a beau rire, mon cher, c'est triste d'être seul : avoir une femme bien à soi, c'est quelque chose. Jusqu'ici je n'ai

fait que traverser des cœurs, rapidement, comme une rue ensoleillée. Ce soir, en rentrant chez moi, je retrouverai un livre ouvert, des paperasses ; je voudrais des bras familiers, une chair bien adaptée à mon corps. Je suis ridicule, n'est-ce pas...

— Non, mais on dirait que tu m'implores comme si ta destinée dépendait de moi.

— Peut-être...

— Tu es un enfant, mon pauvre Morangis...

— Un enfant ! je voudrais encore l'être, Raymond : l'enfance c'est la période la plus belle de la vie. Tout est inconnu, chaque pas est une découverte : quelle intensité de sensation nous donnent alors les couleurs, les odeurs ! Mais c'est une musique secrète et personnelle. Si je te disais que mes premières années sont parfumées de l'odeur des fenouils, cette plante touffue verte et voluptueuse,

comprendrais-tu ? J'ai aussi joué avec l'eau, si froide aux doigts. Retrouverai-je jamais des journées aussi bien remplies que celles-là que je passais à jeter, sous la volute blanche d'une cascade, de fragiles moulins de bois, qui tournaient par brusques saccades, une goutte d'eau au bout des ailes. Que les enfants jouissent de leur égoïste plénitude, sans envier les hommes : ils n'ont pas encore éprouvé ce besoin de s'extérioriser, cette fatalité qui pousse l'homme à rechercher un ventre de femme pour y déposer ses graines. On dirait que la vie personnelle est finie ; la transmettre. Les hommes de génie, seuls, conservent ce bel égoïsme, et cette perpétuelle curiosité des enfants.

L'enfant a toutes les curiosités. Il est pour lui-même la plus belle des curiosités : toutes les parties de son corps, toutes les fonctions de son être l'inquiètent. Il faut qu'il trouve les

explications qu'on lui refuse. Ses parents évitent de parler de ces choses, et lorsque, grimpant à un arbre, il éprouvera dans cet embrassement une sensation délicieuse, il devinera que c'est la volupté secrète. Et tandis qu'on lui enseignera divers catéchismes, civils et religieux, il songera en lui-même, sans que personne ne puisse s'en douter, qu'il ferait bon dormir entre les cuisses d'une femme. Il ignore l'acte sexuel, mais il a découvert la volupté. Il les associera bientôt.....

— Il y a, mon cher Morangis, un autre moyen que le génie, une autre méthode de retrouver les étonnements de son enfance.

— . . . . . .

— La grande passion : l'amour, dont tout le monde parle, et que si peu de personnes ont vraiment éprouvé. Aime ainsi, et tu t'apercevras que tout est nouveau autour de toi, et toi même. C'est admirable : on est comme

un pommier qui se sentirait pousser des fleurs nouvelles ; on oublie qu'on a fleuri déjà. Et puis, les fleurs tombent, mais elles renaîtront. Si tu es malheureux, c'est que tu ne fleuris jamais.

Il y a une plante qui symbolise bien l'homme ; c'est le yucca, qui fleurit, tous les dix ans, un jet magnifique...

— Tu fais de la littérature : je ne suis ni un pommier ni un yucca. Suis-je un homme ? Je suis un homme de lettres. C'est au collège qu'on m'a abîmé ; ces soi-disant jardiniers m'ont brutalement cloué à l'espalier, selon leur formule : il fallait que je produise des fruits, et ils ont sacrifié tous mes feuillages, toute l'ombre délicieuse de mes feuillages. Imbéciles ! Qu'ont-ils fait de moi ? un spécialiste, un malade, persuadé qu'il n'y avait de grands hommes que les poètes et autres écrivains. Comme s'il n'était pas plus digne, plus

propre, de vivre secrètement sa vie, sans se donner en pâture à ses contemporains ! Que les poètes me font rire avec cet air grave qu'ils prennent pour demander une feuille de laurier ! Je voudrais être riche ; c'est l'or qui résume et contient toutes les poésies vivantes : le reste est rêverie impuissante. Le dédain de la richesse, que l'on prêche aux jeunes gens, est une absurdité : il faut être riche.

— Et tu es pauvre.

— Oui, et incapable d'acquérir une fortune indispensable, pour être quelqu'un : l'éducation que j'ai reçue a fait de moi un être faible, qui ne sait que s'analyser devant ses émotions. Je suis poète, comme tout le monde.

Elevé à la campagne, bien à l'abri des littératures, je commençais à me développer personnellement, lorsqu'on me mit dans cette caserne, qu'on appelle collège, où l'on essaya

de faire de moi un être pareil à tous les autres. J'en étais si différent ; je me revois encore, à dix ans, dans ce bois de hêtres qui était pour moi le monde. Je faisais mon unique société d'un camarade de mon âge, mort maintenant. Nos parents ne s'occupaient pas de nous, ce qui est la meilleure façon d'élever les enfants ; et nous ne nous occupions pas d'eux. Il me souvient vaguement qu'ils parlaient entre eux de personnages politiques qu'ils exécraient, et qu'ils pleuraient sur leur malheur d'être ainsi gouvernés, alors que la vie était si belle. Devant l'indifférence de nos parents à nous renseigner sur les choses, instinctivement, nous donnions des noms aux objets, aux bêtes, aux choses abstraites, à nos sentiments, à nos désirs, à nos gestes. Nous avions inventé une langue, que nous étions seuls à comprendre ; quelques mots m'en sont restés ; ils sont bien caractéristiques et tra-

duisent des nuances de sensations que les hommes ne se sont pas donné la peine de nommer. Muni de cette langue, je traduisais nos imaginations, et contais à cet ami silencieux des histoires qui ne finissaient jamais. Les héros en étaient les bêtes familières de la maison : un chat mystérieux et méchant, un coq à l'expression humaine ; des êtres humains aussi : une vieille femme avare et secrètement lubrique, et quelques personnages cueillis vivants dans quelque livre. C'était une sorte de roman du Renart satyrique, et — candeur des enfants ! — naïvement obscène.

Comme tous les enfants, j'avais ce qu'on appelle de mauvais instincts : je volais volontiers et je savais mentir. Je ne vole plus, mais j'ai réappris à mentir : c'est une grande force. Le catéchisme que l'on m'enseigna m'étonna : la loi de Dieu était juste le contraire de ma loi intime.

L'Evangile est la première littérature qui gâte les jeunes âmes : on n'imagine pas ce que ce parfum de péché qui se mêle désormais à tous les gestes empoisonne les jours des enfants.

A peine entrés dans la vie, comme dans un parc merveilleux, on leur dit : Fermez les yeux, ne regardez pas ; ne respirez pas, ne cueillez pas les fleurs ; ne mangez pas les fruits ; amusez-vous dans cette allée sombre, où il n'y a que des pierres et des broussailles, à vous déchirer à ces ronces, en songeant à un philosophe, qui, voilà dix-neuf cents ans, a beaucoup souffert sur une croix. Le plus grand bonheur qui puisse vous arriver est de mourir. Ne cherchez pas à comprendre, c'est la parole de Dieu.

La différence des sexes m'inquiéta de bonne heure : les gravures me renseignaient mal. La gorge des femmes m'émotionnait, et je

rêvais, à l'époque de ma première communion, de nuits parfumées passées entre les cuisses somptueuses d'une femme qui me faisait rougir, lorsqu'elle prenait ma tête entre ses mains blanches, pour me baiser les cheveux. Et ce parfum de la femme, que je percevais alors si intensément, je ne l'ai jamais depuis, quoique de plus près respiré, retrouvé aussi troublant. A huit ans, j'aimai, avec une vraie douleur, une femme de vingt-cinq ans, qui était venue passer un mois chez mes parents ; lorsqu'elle partit, je crus que je ne m'en consolerais jamais... Le premier baiser sur la bouche que je reçus, ce fut à une fête foraine, des lèvres d'une bohémienne : la brûlure en fut si intense que j'en gardai un agacement aux dents pendant deux jours.

Ces souvenirs, ajouta Morangis, en allumant une cigarette, ont beaucoup plus d'importance pour moi, certes, que les plus graves

questions de science ou de philosophie. Et dans son esprit se dessinait l'image d'une sorte de boulevard planté de tilleuls symétriques, qui domine et encercle une petite ville de Normandie, sonore du bruit des cloches et des carillons.

Raymond n'avait écouté que distraitement ce monologue confidentiel; il songeait à Marguerite, dont il était séparé depuis huit jours. Il l'eût voulue, à cette heure, où les bruits du jour étaient tombés et dormaient. Pourtant, les confidences de Morangis remuaient en lui un plus lointain passé, et il sourit en songeant qu'il avait déjà aimé bien des femmes, qui n'étaient plus rien pour lui. « C'est consolant, » se dit-il.

VI

Marguerite n'était pas romantique, et ne mêlait aucune réminiscence de lecture à ses émois. Cela inquiétait Raymond, peu habitué à tant de sincérité.

— Mais non, lui dit-elle, je ne suis pas jalouse des maîtresses que tu as eues avant moi; je leur sais même gré de ce qu'elles t'ont appris.

— C'est vrai, répondit-il, l'amour, cela s'apprend comme le piano. Mais il faut être doué. Tu es saine comme un bel animal.

Il voulut savoir aussi si elle le tromperait volontiers.

— Mais non, puisque je t'ai choisi, et que tu réponds à ma chair. Les femmes trompent leurs maris insuffisants, leurs amants, lorsque elles ne les ont pris que par intérêt ou vanité; mais, crois-moi, jamais elles ne trompent celui qu'elles ont choisi, et, après expérience, gardé.

— Eh bien! reprit Raymond, garde-moi définitivement. Quel bonheur ce serait de vivre avec toi à toutes les heures!

Mais elle éclata de rire.

— Ah, non! tu n'as aucune fortune: notre vie serait misérable, et je ne suis pas habituée aux privations. Non, restons ainsi... et, lorsque nous ne nous aimerons plus, je me marierai.

Quoique cette réponse correspondît aux désirs secrets de Raymond, il se sentit blessé dans son amour-propre. Il eût voulu que Marguerite souffrît à la pensée d'être, un jour, séparée de lui.

« Cette femme, se dit-il, n'a aucune imagination sentimentale. Peut-être est-il nécessaire de posséder une âme cultivée pour que cette suggestion s'impose à la chair. Mais, quelquefois, et c'est plus grave et plus durable, c'est la chair qui impose son vouloir aux sentiments. »

Raymond mit silencieusement ses lèvres aux lèvres de Marguerite : longue et savante possession qui la troubla davantage que les plus belles strophes des poètes.

Comme elle semblait songeuse, la tête appuyée sur la poitrine de Raymond :

— Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle, je suis illuminée... Ma chair est morte, et pourtant te voudrait encore... Fais de moi ce que tu voudras.

Raymond l'approcha de lui, mettant toute son énergie, toute sa conscience, à la vouloir

réjouir. Marguerite embaumait comme un brasier où l'on aurait jeté quelques pincées d'encens.

Les rideaux sont clos : par l'interstice se glisse un peu de la lumière déjà claire de mars. Le feu de boulets, qui est bleu comme du punch, illumine la chair nue de Marguerite. Elle demeure là, assise sur un tabouret, la tête cachée sous ses cheveux dorés. A quoi songe-t-elle?

Il pleut maintenant. Raymond, qui vient de quitter Marguerite, près de Notre-Dame, refait machinalement le même chemin; il enjambe des flaques d'eau; les maisons se reflètent sur le pavé comme dans des glaces; les rues sont des miroirs; les tramways du quai giclent leurs étincelles électriques. Il s'arrête un instant, pour regarder en lui-même l'image de Marguerite, éclairée par le dernier rayon du

soleil, avant la pluie. Jamais il n'oubliera cette expression de gravité réjouie, de fraîcheur lasse et pourtant si vivante : les femmes ne sont vraiment, fraîches et reposées qu'après l'amour. Fraîcheur des feuilles vertes après l'orage. Il s'isole sous son parapluie, indifférent à toutes les croupes qui passent, gardant à la bouche et dans ses moustaches la saveur de l'amour.

Et le soir, las, enfin las, ses yeux se ferment sur toutes ces images, la vie s'éteint en lui, par degrés ; il éprouve cette sensation familière d'une descente vertigineuse dans un puits et s'abandonne à cette hallucination. Il perçoit encore vaguement le petit bruit de combustion que fait sa lampe, le martèlement, à cloche-pied un peu, de son réveil. Puis, c'est le silence, le vrai silence de la campagne, où on n'entend plus que le bruit de ses propres artères ; et toujours cette descente vertigineuse

qui l'emporte sous la terre, lui, son lit, sa chambre, la maison, la rue, et sa vie tout entière. C'est donc si loin, le sommeil?

Marguerite fut quelques semaines sans revenir, sans même donner de ses nouvelles : Raymond la crut définitivement perdue pour lui et se torturait l'esprit à chercher les raisons de cette fuite. Il ne voulait s'arrêter à aucune, et attendit.

Cette absence aggrava encore son attachement pour Marguerite, et il se répétait à chaque minute : « Jamais je ne retrouverai une aussi belle maîtresse, aussi sensuelle... elle commençait à m'aimer. Que se passe-t-il donc dans la tête des femmes? C'est incohérent.... »

Madeleine, qui le voyait triste, et n'y comprenait rien, se faisait plus tendre pour le consoler. Cette tendresse, qu'il ne méritait pas, indignait Raymond contre lui-même : il

eût voulu pouvoir dire ce qui le faisait souffrir, être sincère. Mais il savait quelle blessure il eût faite à Madeleine, dont tout le bonheur était dans la confiance qu'elle avait mise en lui. Cette situation lui paraissait à la fois triste et amusante. Parfois, il lui était agréable d'avoir son secret, parfois l'hypocrisie lui pesait. Lorsque son inquiétude s'alourdissait, il devenait injuste envers Madeleine et presque brutal, comme s'il lui avait reproché d'être là. Souvent il parlait indirectement de Marguerite, la décrivait comme un objet d'art : alors son corps électrique surgissait devant lui ; il fermait les yeux et laissait s'approcher le fantôme. Il avançait les lèvres, comme pour baiser une patène d'or.

Raymond, en apparence, menait toujours la même vie et se maîtrisait assez pour que personne ne devinât sa grande inquiétude. Morangis le visitait, il visitait Morangis,

puis il s'enfermait chez lui; mais, au lieu de travailler, il écrivait de longues lettres à Marguerite, sans trop savoir si elles lui parviendraient. Lorsqu'il avait trouvé une expression belle et sincère de son trouble, il la copiait sur une petite fiche, pour lui, et la joie de s'être analysé atténuait sa douleur. Parfois même, il arrivait à chasser son obsession et à pouvoir écrire quelque article : la passion n'empêche pas les rouages de l'intelligence de fonctionner; mis en mouvement, ils tournent et broient des idées. Il savait bien aussi que cette période de souffrance l'enrichissait de sensations nouvelles : ils les cultivait et les cueillait dans leur fraîche spontanéité.

Marthe vint le voir, une après-midi. Elle était satisfaite de sa vie et savait gré à son mari de la grande liberté qu'il lui laissait.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-elle : je ne

me donnerai jamais qu'aux hommes qui ne m'aimeront pas ; cela m'évitera des ennuis et des catastrophes.

— C'est une sage résolution. Peut-être la sérénité vaut-elle mieux que ce trouble magnifique que donne l'amour.

Et, songeant que cela lui serait une distraction, il s'approcha de Marthe, qui consentit, puisqu'il ne l'aimait pas.

— J'aurais pu vous aimer, si je l'avais voulu : il suffit de vouloir.

Et à lui-même :

« J'ai voulu persuader à Marguerite que je l'aimais. Je l'aime. »

Ils se reposaient sur le divan, feuilletant des livres. Marthe en voulait emporter pour ses soirées.

— Non, pas de vers, dit-elle ; c'est toujours la même chose. Des romans, de vrais romans

bien compliqués, où on se tue beaucoup, où on se perd et où on se retrouve.

— Quelque absurde que soit un roman, il n'atteint pas encore l'absurdité de la vie... Voilà toute la série des nouveautés. Choisissez; l'auteur est la garantie du genre : les romanciers écrivent toujours le même livre. Moi, je ne lis pas de romans ; ceux que nous faisons maintenant auront peut-être quelque intérêt dans quelques siècles ; on saura par eux quelle fut la vie à notre époque : les décors, la couleur des robes, des chapeaux, notre façon d'aimer, ce qui se dit au lit. Et encore, cela, non, personne n'ose le dire. On devrait oser.

Raymond se parlait encore à lui-même : « Est-ce étrange la vie. Me voilà assis sur ce divan, près d'une jeune femme, dont je viens de me réjouir (ce traitement est excellent d'ailleurs, et a dissipé ma tristesse), tandis

que Marguerite, que j'aime, est peut-être malade, et que Madeleine pense à moi avec inquiétude. Mais, mon amour pour Marguerite n'a rien à voir avec ces rapides conjonctions. Il semble qu'il y ait dans le fait de posséder une autre femme, comme une sorte de sacrilège : idée religieuse, basée sur le sacrement. Si j'ai un amour en moi, je l'emporte avec moi, jusque dans le lit et dans la chair d'une femme de rencontre. On pourrait même dissocier l'idée d'amour de l'idée de possession... »

Marthe, quelques livres sous le bras, allait partir, lorsque Morangis entra.

— Quel dommage, lui dit Raymond, que tu ne sois pas entré une demi-heure plus tôt : tu aurais entendu Madame faire ton éloge.

Et lorsque Marthe, un peu étonnée de ce mensonge, fut partie :

— Je venais justement te confier, dit Morangis, que je suis amoureux d'elle.

— Ne le lui avoue pas. Ce serait le plus sûr moyen de te perdre : elle a horreur de la passion. Mais elle ne déteste pas qu'on la désire, et, si tu veux mettre de côté tes déclarations...

Cette chose si simple : éveiller la curiosité de Marthe et son désir, paraissait à Morangis une entreprise surhumaine ; il comptait beaucoup sur Raymond pour le secourir. Ce que Raymond lui promit en souriant.

« Marthe, se demanda-t-il, aurait-elle les qualités d'une fille publique, instinctivement, ou serait-ce moi qui lui aurais donné ces goûts ? Eduquée par de pieuses religieuses, je me suis amusé, à mesure, à défaire tout leur ouvrage, lui disant que ses maîtresses, comme plus tard ses amis et ses amies, se contenteraient d'une douce hypocrisie. C'est cela qui est beau, que personne ne peut pénétrer au sincère de nous-mêmes. J'ai voulu faire de cette enfant

ce qu'étaient les femmes du XVIIIe siècle : mais je n'ai pas pu lui donner l'amour des lettres. Elle a un goût instinctif pour tout ce qui est vulgaire et feuilletonnesque, pour les histoires de crimes. Elle aimerait peut-être à voir pour de bon des scènes de carnage. Oh ! la sensibilité des femmes est, en général, bien plus robuste que la nôtre : elles supportent la douleur physique mieux que nous. Quant aux douleurs morales, elles en porteraient de quoi écraser dix hommes.

« Mais ce goût, abstrait presque, pour les récits de mort et de meurtre, je le comprends : c'est une excitation sexuelle bien puissante que m'a donnée la deuxième partie de *Stello*. Imaginativement, je ne sais pas de spectacle plus émotionnant que le meurtre, et mon esprit s'est souvent représenté des images de guillotinades. Posséder ces femmes presque nues, qui vont mourir, ces femmes qui vont

à la mort, décolletées comme pour un bal. Et puis, ces exécutions de 93 ont un caractère rituel ; ce n'est pas du massacre, c'est du meurtre organisé en spectacle. Songer à ces seins qui s'écrasent, à ces moissons de chairs blanches.... on sent que la vie est riche et belle. Que de couples, à l'âme sensible, se sont, à ces minutes et devant ce spectacle tragique, cherché et pressé la main, dit tout bas de voluptueuses paroles, peut-être. — L'image de la mort surexcite l'amour. »

Ce soir-là, Raymond écrivit à Marguerite une lettre où il exagérait sa douleur et son inquiétude. Il essaya aussi de noter quelques souvenirs fugaces. « Mais à quoi bon, se dit-il, écrire les mille petites sensations de sa vie : peut-être vaut-il mieux laisser s'opérer, dans sa mémoire, l'élimination nécessaire. Alors, de mes émotions surnageront, seules, celles qui doivent définitivement demeurer en moi :

que les autres tombent, petits cailloux obscurs, au fond de mon cœur.

« En réalité, s'avouait-il, je suis plus littérateur qu'amant, je ne suis amant que par curiosité envers moi-même : je ne m'intéresse qu'à moi-même, au secret de ma vie intérieure. »

VII

Marguerite entra, baisa Raymond à la bouche, longuement, en fermant les yeux, puis s'assit sur le fauteuil d'osier, près de la croisée. Elle était toute pâle et amaigrie.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? interrogea Raymond.

— J'ai bien failli ne plus te revoir, réponditelle. Puis, après un silence :

— Je voulais me marier : c'était une solution. Ainsi, je gardais près de moi, pour toujours, — notre enfant... Oui, j'ai hésité, mais je n'ai pu me résoudre à te sacrifier pour une chose incertaine. Je me suis aperçue

que je tenais beaucoup à toi. Et me voilà, encore un peu malade, mais libre encore pour quelques mois. Personne, ajouta-t-elle, ne se doute de rien. George est venu : il pleurait de me voir si malade. Est-ce ridicule, cette situation !

Cette image de Georges, au chevet de Marguerite, dans cette circonstance, amusait Raymond. Cet homme qui console une femme de ce qu'elle l'a trompé !

— Sa présence m'était odieuse, dit Marguerite ; et j'étais heureuse de risquer ma vie pour me libérer de lui, momentanément, hélas !

Risquer sa vie ! Oui, les jeunes filles peuvent jouer à l'amour, mais il ne faut pas qu'elles en gardent de traces. Marguerite raconta ses angoisses, les jours qu'elle avait passés, attendant l'habituelle épave. Certitude. Alors : se résigner ; et c'était le mariage,

avec, comme consolation, le mensonge presque délicieux de cet enfant. Ou bien, agir, et retrouver sa liberté. C'est ce qu'elle avait fait, sans vouloir enchaîner personne à ses risques et à sa responsabilité.

Raymond trouva cela admirable, et le lui dit. Elle était plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, si pâle sous ses cheveux roux. Longtemps encore, elle parla, donnant mille détails. Elle avait tellement souffert qu'un instant elle avait cru qu'elle allait mourir. Et au fond d'elle-même, cette tristesse et ce regret de cet être qui eût perpétué auprès d'elle le souvenir des meilleures heures de sa vie.

— Peut-être, ai-je été folle ; combien de mois d'amour ce sacrifice me vaudra-t-il ?

Raymond regardait la lumière qui bougeait à ses lèvres, écoutait sa voix qui se brisait sur ses dents comme sur de petits cailloux.

— Tu devrais me haïr, lui dit-il, en caressant sa gorge.

— Non, répondit-elle gravement. Et même serais-je morte par ta faute, que je n'aurais éprouvé qu'un regret : celui de te quitter.

Raymond but ces mots avec recueillement; il voulut boire aussi à la bouche qui les avait prononcés. Et, longtemps, ils demeurèrent serrés l'un contre l'autre, sans se parler, heureux de s'être enfin retrouvés, et comprenant que quelque chose de nouveau naissait en eux : un sentiment plus doux et plus fort que le désir.

Jusqu'ici, ils n'avaient été que des amants, satisfaits l'un de l'autre. Aujourd'hui, après une si longue absence, ils ne songent pas à se posséder et trouvent une sensation de plénitude à être seulement l'un près de l'autre.

— Et vois, ajouta Marguerite : c'est même presque sans regret que je te quitte ; il me

semble que je ne te quitte, en réalité, pas.

Par sa fenêtre, Raymond la vit monter en voiture, son corps, un instant plié, la croupe bien dessinée.

Elle avait apporté des fleurs : des roses rouges, qu'elle avait jetées sur sa table. Il n'y toucha pas, ne voulant pas effacer le geste qui les avait posées là.

Enfin, il avait retrouvé Marguerite et la bonne odeur de sa chair; même elle revenait à lui avec un parfum nouveau de tendresse un peu inquiétant. Mais il trouva cependant que c'était bien ainsi, et n'eut qu'un vague regret de son enfant, à jamais égaré dans les limbes. Une chose certaine : Marguerite l'aimait, et à son contentement se mêlait une sorte de crainte égoïste pour la liberté de sa vie. La présence de Georges le rassura. Est-ce étrange! Maintenant qu'il était sûr que Marguerite l'aimait, il eût éprouvé moins de peine à s'en

séparer. Il était seulement curieux de voir si l'amante gagnerait à cette aggravation sentimentale. Sans doute. Alors la vie lui réservait quelques mois splendides, dont il ne voulait perdre aucune minute.

Toutes ses lampes et bougies allumées, Raymond s'habilla. Il dînait chez le poète Saint-Clerc.

Il aimait cette heure crépusculaire où l'on se promène dans sa chambre, en se parlant à soi-même. Comme on sent qu'on travaillerait avec plaisir à cette minute où il faut partir! C'est aussi une petite fièvre d'incertitude. Que sera cette soirée ?

Le poète Saint-Clerc avait rempli ses salons de tout ce que la littérature a produit de poètes médiocres : il s'en trouvait grandi.

On mangea mal, on but plus mal encore ; mais il fut récité beaucoup de vers : déluge de cœurs, d'âmes, de roses et d'amour.

M. de Saint-Clerc récitait :

Je suis le désespoir en costume de roi

. . . .

avec tant de sincérité ridicule qu'on n'avait même pas envie de rire. Marthe, peinée, regardait Raymond, qui se taisait, attendant qu'un mouvement d'enthousiasme de tous ces porte-lyres en démence lui permît de s'évader et de fuir avec sa jeune amie. Ils partirent, se réfugièrent dans un coin du salon et parlèrent d'eux-mêmes, tandis que la ridicule Académie prenait cette importante résolution de réunir tous leurs poèmes en un immense volume et de le répandre dans l'univers. Oui, secouer toute cette poésie sur le monde, disait Saint-Clerc, comme l'arbre de la science du beau, afin que ses fleurs tombent dans la vie même.

Madeleine et Raymond étaient tristes, Madeleine devinant, sans pouvoir s'en expli-

quer la raison, que Raymond s'éloignait d'elle ; Raymond s'en voulant à lui-même de l'injustice qu'il faisait à Madeleine de ne plus l'aimer. Il était au bout de l'ironie qui le faisait se raconter indirectement, il eût voulu pouvoir être sincère, mais il n'eut pas cette faiblesse.

— La religion, dit-elle, était une belle invention : elle permettait aux femmes de supporter toutes les détresses et tous les abandons, d'attendre.

— La prière, reprit Raymond, est un moyen de culture de soi. Combien de femmes, par la prière, c'est-à-dire par l'analyse de leurs sentiments, se sont développées, en se parlant et en se répondant ainsi à elles-mêmes. La prière, c'est aussi l'expression du désir. Certains, hommes et femmes, en arrivent à l'incubat ou au succubat, et ce degré d'intimité avec Jésus et Marie, ces visites noctur-

nes, c'est le plus haut degré de la sainteté. Ces copulations mystiques ont le velours de nos naturelles possessions; c'est, sous l'apparence de choses divines, nos humaines pollutions. Oh! la prière de ces prêtres exaltés, qui s'élève comme un mât insensé tiré par les mille cordes du désir! Le paradis qu'ils réclament, c'est, sans qu'ils le sachent, ces malheureux, un ventre où se réfugier. Au fond, ces déglutitions mystiques sont répugnantes. A-t-on jamais songé au cannibalisme qu'est la communion, cette manducation de la chair d'un homme? Et ce contact d'un dieu avec des muqueuses et des entrailles?... Dire que des pays entiers sont tyrannisés par cette hostie symbolique! Cela fait songer à ce conte d'Andersen, où l'on voit des tailleurs cousant d'invisibles et somptueux costumes. La foi est une suggestion qu'il faut sans cesse entretenir.

Oh! une autre vie, Madeleine, quelle pensée désespérante! Ma grande consolation, je la trouve dans cette certitude de ne jamais reparaître nulle part, avec cette maladie de la conscience, perpétuel réflecteur de soi-même. Je veux bien être des fleurs, des feuilles, des fruits ou des branches, mais ne pas le savoir : on me respirera, on me cueillera, on me déchirera, mais je ne serai plus rien qu'une petite palpitation inconsciente de la vie.

Enfin, Marguerite vint. Raymond la voulut, mais elle fit « non » de la tête avec un peu de tristesse dans les yeux :

— Je suis... malade, dit-elle.

— Tant que cela ?

— Oui. Très, aujourd'hui.

— Qu'importe! je t'assure que cela ne fait rien.

Elle se déshabilla. C'était pour Raymond un

toujours agréable spectacle, cette chair blanche qui apparaissait peu à peu, de plus en plus secrète. D'un ruban de moire noire attaché à son corset, une mousseline, qu'elle chevauchait, buvait son sang.

. . . .

Elle dit à Raymond, au moment où sa chair allait s'éclairer, comme une eau agitée qui enfin se clarifie : « Donne-moi la main! » oui, pour l'aider à atteindre le sommet de la joie. Quelques poètes seuls ont osé noter ces sensations secrètes, en des livres défendus. La volupté, qui jadis était un art qu'on enseignait, est maintenant abandonnée à l'inspiration de chacun, et cela se résume bien souvent à de pauvres et fugitives joies, mal calculées.

Comme Raymond ne disposait que de quelques heures, dans ses rencontres avec Marguerite, et que huit ou quinze jours d'ab-

sence ne lui laissaient plus de maîtrise sur son tempérament, il avait soin, la veille de ces visites, de se dépenser un peu auprès de Madeleine. Alors, c'étaient, avec Marguerite, les longs combats nerveux, qui la laissaient épuisée, morte, et vraiment si blessée à ce jeu qu'elle était obligée de s'en retourner en voiture.

Rousse comme l'automne, Marguerite était, comme toutes les rousses, une ensorceleuse. Dès le premier heurt elle s'extasiait, se brûlait avec des cris très doux de damnée. Puis, à peine refroidie, elle se piquait à nouveau, et graduait elle-même ses exaltations jusqu'à ce que la seule contraction de ses muscles fît flamber toute sa chair et la clouât définitivement à l'arbre d'amour.

Ou, couchée sur le ventre et pressée par le coin de fer, elle semblait battre des ailes blanches, comme un cygne qui sort de l'eau.

Minutes électriques : pressée, elle se détendait en soubresauts rythmiques, comme un ressort qui obéit à la main.

Et Raymond, à ces moments mêmes, ivre du parfum de Marguerite, admirait cependant les prodiges de son mécanisme et les notait ainsi en lui-même :

« Je la tiens embrassée comme un hêtre lisse, ses seins dans chacune de mes mains, sa croupe écrasant mon ventre : je participe à tous ses mouvements. On dirait une bielle lente et merveilleuse. Le mouvement de nos deux joies associées se fait comme intérieur, nous immobilise, graves. Il devient si intense qu'un même élan nous soulève ; elle m'entraîne et m'abandonne. Alors, le modérateur enlevé, l'échappement libre, elle se précipite par saccades, et tombe, à bout de chaînes, au fond de sa joie.

« Je songe aussi aux roses du soir, dont

on respire les mille lèvres, dont on broute le parfum et la chair mouillée. Il ne reste plus que les sépales moussus, griffes qui pinçaient et agrippaient la fleur comme la pierre d'une bague. De l'amour bu, il ne reste aussi aux lèvres que l'odeur tiède et dorée : la fleur broutée un peu s'est refermée, enserrée dans ses sépales d'or. »

Marguerite s'est réhabillée, a repris sa forme du dehors, baissé sa voilette, qu'elle relève, une fois encore, pour le baiser d'adieu.

Ils ne se sont presque rien dit. Ils se savent nécessaires l'un à l'autre, irremplaçables l'un pour l'autre. Si dissemblables mentalement, la sympathie mutuelle de leur chair les a pourtant approchés si près l'un de l'autre qu'ils ne pourront peut-être jamais se séparer. Ils ne se sont presque rien dit. Et, en effet, ils n'ont rien à se dire : c'est leur chair qui a le mieux parlé.

Seul, dans un demi-sommeil pareil à l'engourdissement du matin, Raymond revivait par fragments les minutes exaltées. Il songeait : « Les sensations qu'éprouvent les femmes dans l'amour nous paraissent excessives, mais, la tempête passée, l'arbre se souvient-il du coup de vent qui a baisé le dessous velouté de toutes ses feuilles ? Les femmes ne songent pas à capter l'image de leurs émotions. C'est se priver de ce qu'il y a peut-être de plus important dans la vie : la reverbération du souvenir. »

Cependant la chair de Marguerite se souvient, puisque son amour n'est, en somme, qu'une sorte de reconnaissance physique : grâce à cet état de plénitude physique, un peu d'âme a fleuri en elle, une lueur de conscience.

Il faisait presque nuit maintenant ; une buée dorée traînait encore dans le crépus-

cule qui s'éteignait. Raymond s'assit à son bureau, et écrivit, sans souci de grand art, quelques vers innocemment sensuels.

VIII

Lorsqu'il entra, Madeleine était à son piano. De la main, il lui fit signe de continuer sa musique et vint s'asseoir près du feu sur un petit fauteuil bas. Les yeux fixés sur le feu qui se nimbait de flammes bleues, il revivait encore la journée splendide. Etat délicieux de fatigue où on ne pense plus à rien de précis, où les sensations extérieures pénètrent en nous comme à tâtons et à pas de velours.

Mais Madeleine l'interrogea. Alors Raymond se raconta, sincèrement, en souriant, sachant bien qu'elle ne le croirait pas, puisqu'il disait la vérité. Cette cruauté le réjouis-

sait. On est féroce, quand on est heureux.

Madeleine se leva, et il suivit un instant des yeux la longue traîne de sa robe, étonné que son amie fût si belle encore et qu'il ne l'aimât plus. Etait-il possible qu'il ait été jadis troublé par cette même voix qui le laissait maintenant indifférent, par cette même démarche majestueuse qui lui était devenue trop familière ?

Il sentait aussi que Madeleine était trop sûre de lui et il voulait lui démontrer que la possibilité de sa part d'aimer une autre femme était concevable et pas monstrueuse, en somme. Ne l'avait-il pas aimée, quelques années : il gardait pour elle une réelle tendresse sentimentale, mais il ne fallait pas que cette affection durable fût cependant une entrave à son développement cérébral (disait-il, hypocritement), à sa curiosité.

« Si, un jour, pensait-il, elle venait à tout

apprendre, il ne fallait pas qu'elle pût m'accuser de trahison. Et puis vraiment, pour ne pas trahir les autres, faut-il donc se trahir soi-même? Je n'ai fait vœu d'aucun renoncement. »

— Ce serait vrai, dit-il, ma chère Madeleine, que ce ne serait pas abominable. Crois-tu donc que la possession d'une femme nous lie à elle éternellement (c'est-à-dire pour toute la vie)? Il y a des femmes qui m'ont donné le meilleur d'elles-mêmes, et même tout leur être du moment : je ne sais plus leur nom. Je ne veux pas fermer mon âme à clef; elle demeure ouverte à tous les hasards, accueillante à toutes les visiteuses.

— Tes visiteuses, Raymond, t'apporteront toujours la même chose.

— Non, Madeleine; chaque abeille apporte un pollen nouveau à la fleur qu'elle visite. Les fleurs aiment à être visitées; les abeilles la diversité des corolles.

Par une sorte d'honnêteté, il poussait Madeleine à l'inconstance : le poids de ces deux amours lui pesait et la fidélité acquise de Madeleine l'accablait. « Elle n'a donc aucune curiosité nouvelle? C'est absurde de toujours brouter le même trèfle dans le même champ! »

— Ce sont des paradoxes, mon ami, reprit Madeleine, avec une gravité calme. Mets-les dans ta littérature, mais pas dans notre vie.

— Pas dans notre vie? Pourquoi? Tout doit entrer dans la vie; la vie est l'épreuve nécessaire des paradoxes.

Après un silence, Raymond guida discrètement la conversation vers une discussion moins directement personnelle.

— Pourquoi, demanda-t-il, a-t-on associé ces deux idées : le nu et l'amour? Les femmes réservent la contemplation de leur beauté à ceux qui leur ont juré un amour éternel.

Peut-être ne les aimerait-on pas, sentimentalement, sans cette réserve exclusive.

Mais Madeleine trouvait que c'était bien ainsi, et qu'il valait mieux cacher le nu, si rarement esthétique :

— C'est d'ailleurs, mon cher Raymond, cette impossibilité, cette réserve, qui créent et alimentent ton désir. Si tu vivais parmi un troupeau de femmes nues, même très belles, tu n'aurais bientôt plus pour elles ni curiosité ni désir.

Elle réfléchit un instant, et continua :

— Ma chair t'est sans doute trop connue... Les hommes sont ainsi, et tandis que la possession nous attache définitivement à eux, elle les détache de nous. Ce sera éternellement ainsi. Il faut se résigner, puisque c'est physiologique.

— Peut-être, reprit Raymond ; on n'est pas responsable de ses affections. Ne plus

aimer une femme. il semble que ce soit, de la part d'un homme, une détermination volontaire, une résolution méchante pour la faire souffrir. Non. Il est seulement regrettable que l'amour ne meure pas en même temps chez les deux amants. Alors, il est toujours dangereux de baser sa vie sur l'amour.

Et Raymond sourit parce que tout à coup il avait réfléchi que, dans deux ans, il n'aimerait plus Marguerite. Cependant, il devinait en lui le désir obscur de se l'attacher définitivement. Mais il était trop maître de lui, trop aux écoutes de ses sentiments, pour prendre une brusque détermination : il attendrait les événements, il attendrait peut-être que l'occasion lui ait échappé, pour s'en faire souffrir quelques mois, puis s'en consoler et s'en réjouir. Ce qui importe le plus, c'est de ne pas entraver les hasards de l'avenir.

« Ne suis-je pas le maître de la situation? Marguerite m'aime. Cette assurance redonne à mon intelligence toute sa lucidité.»

IX

Presque chaque jour, maintenant, Marguerite venait visiter Raymond, qui l'attendait, en se donnant l'illusion de travailler. Mais il n'écrivait guère que des articles obligés, qu'il devait fournir à date fixe, son gagne-pain d'ailleurs. Il faisait cela mécaniquement et trouvait les idées nécessaires dans le réservoir de son subconscient. Le Raymond qui écrivait alors était un être presque tout à fait étranger au Raymond qui attendait le baiser de Marguerite.

Marguerite était là, depuis une demi-heure. Raymond, à genoux à ses pieds sur un

coussin, la regardait avec une grave insistance, étonné de l'expression illuminée de son visage.

— Sais-tu, lui dit-il, que tu es très belle aujourd'hui?

— Je suis belle pour toi, Raymond. Prends-moi... Prends-moi pour toujours, dit-elle. timidement.

Et comme Raymond ne répondait pas :

— Oui, il y a un mois, peut-être, je te raillais, lorsque tu me demandais de vivre avec toi : je te demande pardon de ce que j'ai pu te dire de blessant. Aujourd'hui, mon ami, c'est moi qui t'offre toute ma vie.

— Mais, ma chère Marguerite, je ne suis pas plus riche aujourd'hui qu'hier.

— Qu'importe, la plus grande privation serait d'être privée de toi.

Instinctivement, à cette proposition qui flattait son amour-propre, Raymond eut

cependant un mouvement de recul ; effrayé de ce désir secret de son amie, il se défendit timidement.

— Ce serait pour toi,ma pauvre amie.une vie misérable, dont tu ne tarderais pas à te fatiguer. Notre amour en souffrirait, en mourrait peut-être, insinua-t-il ironiquement... Non, demeurons aussi longtemps que possible dans ce provisoire qui peut se prolonger... Un jour viendra où notre complète réunion sera possible.Nous avons toute la vie devant nous.

Elle acquiesça d'un sourire un peu triste, et comme pour montrer à Raymond de quoi seraient emplies leurs heures de vie amoureuse, elle accabla son ami de tendresses jusqu'à ce que,ayant donné toutes ses forces,elle s'endormit comme une enfant.

Longtemps, appuyé sur le coude,Raymond contempla le rythme un peu agité de sa gorge. Il mit la main sur le sein qui était nu et dont

la fraise était froide et recueillie. Puis, sur sa bouche entr'ouverte, il posa ses lèvres tièdes. Marguerite, les yeux fermés encore, accueillit ce baiser, le continua.

Elle était si harmonieuse dans ce rythme de sa chair en émoi que Raymond, qui s'abandonnait au courant, l'admirait comme un spectacle où il eût été étranger. Il se disait que c'était « cela » l'art véritable, auprès duquel les Vénus du Louvre n'étaient que des momies. Si je formulais cette idée, peut-être serait-elle une suggestion pour d'autres sculpteurs que Newsky : je me figure un marbre représentant deux beaux corps approchés à la minute du désir, l'homme enfermé dans la joie de la femme, l'expression grave de ces deux visages et de ces deux chairs. Réellement, ce serait émotionnant et chaste.

Puis, ce furent les délices de la toilette, tandis que le soir tombe subitement, noyant

les êtres et les choses ; le dernier baiser se prolonge dans cette pénombre.

Rentrée chez elle, Marguerite, encore toute éblouie, fatiguée, défit son chapeau, d'un geste las, l'accrocha au bras d'une statue, et s'assit, silencieuse, à table, à sa place habituelle. On l'attendait. Elle se sentit si loin de tout ce monde qu'elle comprit le grand changement qui s'était opéré en elle.

Le regard triste de Georges qui semblait deviner quelque chose l'interrogea en vain : elle fixa ce regard avec innocence, indulgence et une certaine pitié :

« Est-ce ma faute s'il m'aime, se dit-elle, s'il souffre, comme je souffrirais si maintenant Raymond me dédaignait ? Voilà près de cinq ans qu'il épie mon âme indifférente, et attend, avec une belle ténacité, que mon cœur s'ouvre à lui. » Mais comme, à cette minute, son âme était sereine et confiante, Marguerite fut plus

aimable pour Georges qu'elle ne l'avait jamais été ; ses yeux brillaient : la dilatation de ses prunelles ne s'étant pas encore refermée. Georges y lut peut-être un espoir de tendresses futures. Lorsque la conversation fut devenue générale, Marguerite s'absorba en elle-même, se réfugia dans ce bonheur secret : se souvenir.

Penchée à la fenêtre, elle semblait regarder le mouvement de la rue. Elle se demandait : « Que fait Raymond, à cet instant ? Si j'étais auprès de lui, comme cette soirée serait douce et qu'il ferait bon sentir ses lèvres brûler et rafraîchir ma chair ! » Un peu de haine lui vint pour tous ces gens qui l'entouraient, l'emprisonnaient de leurs tendresses tyranniques.

Un ami de Georges s'approcha d'elle, et familièrement lui mit la main sur l'épaule, en lui disant quelque banalité qu'elle n'entendit même pas. Mais Georges avait vu le geste, et

reprocha brutalement à sa fiancée d'avoir supporté cette familiarité qu'elle ne devait permettre qu'à lui seul.

Alors, Marguerite s'indigna, et, brusquement, sans répondre un mot, sortit en claquant la porte derrière elle.

Lorsqu'elle rentra, calmée, Georges pleurait. Elle s'approcha de lui, le consola, et comme il lui prenait la main, les yeux suppliants et tristes, elle pleura aussi. Et jamais ils n'avaient été si éloignés l'un de l'autre. Cette réflexion amusa Marguerite, et, divinement, dans le calme du soir, elle éclata de rire comme une enfant.

X

Les femmes s'éprennent rarement des hommes à première vue : elles ne tiennent qu'à ceux qu'elles ont expérimentés. Toujours, au fond des grandes passions nées de la vie commune et que cette vie accentue, il y a une réelle cause physique. La psychologie de l'amour, c'est encore de la physiologie.

— Mon cher Raymond, disait Marguerite, si j'étais très riche, tu m'épouserais peut-être. Maintenant c'est moi qui ai peur de te perdre. Te souviens-tu du jour où je te dis qu'il ne fallait pas m'aimer, parce que ce serait te faire souffrir inutilement ? C'est moi qui souffre,

parce que je sais bien qu'il nous faudra nous quitter... mais je t'aime assez pour me priver de toi. J'accepterai que d'autres femmes t'aiment. Tu m'oublieras sans doute, mais tu sais bien que moi, je ne pourrai pas t'oublier.

Tous les moralistes ont dit que la femme était un être malfaisant, instinctivement mauvais. Les femmes sont admirables pour ceux qu'elles aiment et leur amour survit toujours à celui de leur compagnon. Les hommes disent : « Cette femme que j'aimais n'a répondu à mon amour que par du mépris. » Manque de réciprocité, voilà tout ; c'est d'ailleurs une des choses les plus communes, les plus tristes et les plus tragiques qui soient au monde.

Ce fut pour Raymond une période merveilleuse de vie. Il ne voulait rien apprendre, rien étudier que Marguerite. Il savait bien le provisoire de cet état, et en jouissait comme d'une belle après-midi dans un parc enchanté

où tout était nouveau : les formes,les couleurs et les odeurs des choses.

Aux heures de solitude, il avait un peu peur de son bonheur ; ce qui jusque-là avait constitué sa vie : ses études, ses articles, ses romans imaginés, ne l'intéressait plus, depuis qu'il vivait, trop réellement peut-être. Son jugement tempéra cette impression : « Que la poussière tombe méthodiquement sur mes livres, se dit-il, et sur mon bureau, je serai bientôt heureux de retrouver toutes ces besognes, passe-temps de prisonnier, prisonnier de la vie. »

En dehors de Madeleine, qu'il affectionnait peut-être davantage encore, depuis que le secret qu'il avait à lui cacher se faisait plus lourd, Raymond vivait très isolé, sans amis, sans confidents. Il savait si bien que sa vie n'intéresserait personne. On le disait réservé, dissimulé même. La dissimulation est une mar-

que certaine de puissance et de maîtrise sur soi-même ; ce sont les êtres faibles qui se répandent dans les autres et se confessent. Ce qui est encore un manque de jugement. Raymond jugeait les hommes d'après lui-même, et il savait bien qu'au fond de toutes les âmes il y a une certaine méchanceté égoïste. L'égoïsme est la grande puissance de l'homme.

Que d'hommes vivent sans trop de heurts auprès d'une femme,et qui, à la minute même où ils lui sourient, désirent sa mort.

Etre aimé d'une femme, décidément, c'est être sa victime et son esclave : l'amour est une tyrannie.

« Mais, se dit Raymond, j'aime cela dans mon attachement pour Marguerite, que je sens qu'elle va m'échapper pour toujours. J'aime ce fugitif qui s'attarde ; et pourtant, sans ironie, je sais bien que je regretterai longtemps, toujours peut-être, la splendeur

de sa chair. Si je voulais, elle abandonnerait toutes ses promesses pour moi : deux années de folie sensuelle et ... nous trouverions la mort. Ce serait peut-être la vraie sagesse. J'ai d'autres curiosités. Et puis, ne sera-ce pas beau, comme une tragédie antique, cette séparation volontaire, en pleine-mer d'amour? Quelle réalité vaudrait cela ? »

On sonna.

— Une lettre, monsieur Raymond, dit la concierge.

— Merci.

C'était une lettre de Marguerite. Raymond l'ouvrit avec inquiétude. Marguerite, jusqu'ici, ne lui avait jamais écrit que de laconiques petits bleus, pour décommander des rendez-vous.

Il lut :

Mon bien-aimé. — Peut-être as-tu compris hier

qu'il y avait quelque chose de changé en moi : depuis quelques mois, je suis ta maîtresse, depuis hier seulement je me suis aperçue que je t'aimais. Comment te dire la plénitude de vie que j'éprouve? J'ai une peur obscure que, malgré tes protestations, tu ne m'aimes pas vraiment. Je te parle avec sincérité ; je me suis donnée à toi, parce que j'étais lasse d'être seule, aussi parce que quelque chose souriait dans tes yeux tristes ; mais, alors que près de toi je me prêtais toute à toi, séparée de toi, je ne pensais plus à Raymond. Maintenant, tu es toujours présent à ma pensée. Si je mords à même une pêche, il me semble que c'est ta chair que je vais manger ; tout me fait songer à toi et je ne puis toucher ma gorge ou mon ventre sans être émue : tout cela est à toi. Si je veux lire quelque livre, mes yeux se posent dans les marges, larges et blanches, et c'est toi, toujours toi, qui t'y promènes, et je te suis dans cette promenade. On me parle, et c'est à toi que je réponds. A ces minutes-là, je sens que je suis belle et désirable, comme lorsque tu m'attires vers toi.

Demain, je te verrai. Je vais savourer la fièvre

de l'attente : ce sera la fuite subreptice, sous un prétexte mensonger ; le départ, le corps léger, la chair purifiée pour toi, les cheveux en nuages d'or, mes petites mains bien au secret sous les gants. J'aurai un doux éblouissement, lorsque je t'aborderai, et ton baiser de bienvenue me fera pâlir et rougir.

Mais, Raymond, puis-je savoir ce que songe ton cœur ? Tu m'as longtemps accablée de tes protestations exagérées ; je souriais alors ; je ne te croyais pas, ou à peine. J'étais seulement un peu heureuse de te voir malade de moi. Me voilà prise au piège. Mais, quoi qu'il arrive, mon bien-aimé, et même séparée de toi, par les nécessités de la vie, sois assuré que c'est à toi que j'appartiens. Je suis capable, sans faiblesse, de garder, auprès d'un autre, un pareil secret.....

« Cette lettre, on dirait que c'est moi qui l'ai écrite, observa Raymond. Les femmes sont ainsi ; lorsqu'elles aiment, elles imitent instinctivement celui qu'elles aiment. Mais elle est admirable, dit-il, en remettant cette lettre

doucement dans son enveloppe. Elle a compris qu'il faudrait partir et souffrir. Mais, ainsi, elle gardera intacts ses souvenirs, et je ne la décevrai pas. Et pour moi, quelle joie de revivre, seul, cet autrefois!

« ... Ma joie et ma douleur sont à moi seul : personne n'y comprendra jamais rien, et cette femme qui m'aime est si loin de moi! Il ne faut que se servir des autres, ne rien attendre d'eux. Les grands égoïstes seuls sont heureux ; les amoureux sont des égoïstes. Est-ce par solidarité qu'ils s'entr'égorgent ? Un homme et une femme se sourient, se mêlent et s'enveloppent d'eux-mêmes. Ils créent ainsi — et ils n'y songeaient certes pas — un troisième être, différent d'eux et qui ne les reconnaît pas. C'est beau. Imiter l'égoïsme des bêtes : avec quelle assurance elles vont seules dans la vie. »

Une semaine s'écoula sans visites et sans

nouvelles de Marguerite. Enfin, c'est elle. Raymond en éprouva plus de joie qu'il n'osait se l'avouer.

— Que s'est-il passé, interrogea-t-il ?

— ... Non, pas maintenant. Prends-moi, d'abord.

Et, déjà nue, elle entraîne Raymond vers le lit. Elle est bien, dit-elle, dans ce parfum de leurs chairs, qui ont donné leur secret. Elle a oublié tout ce qui n'est pas leur vie à eux deux et n'a d'autre désir que de demeurer longtemps ainsi près de Raymond, les seins, les mains et les genoux frais comme les fleurs après la pluie.

— J'ai traversé de bien pénibles heures, dit-elle. Depuis presque huit jours, ma mère me harcelait, me demandant pourquoi je retardais indéfiniment ce maudit mariage. J'ai répondu que je n'étais pas inspirée, pour le moment.

On s'est fâché, mais, pour qu'on me laisse en repos, j'ai répliqué que je ne voulais plus entendre parler de cette histoire. J'ai pleuré, et me suis montrée si malheureuse qu'à la fin on est venu me consoler, Georges comme les autres... Voilà, sans doute, quelques mois de liberté assurés.

Elle s'était levée, et, toute nue, jouait comme un enfant avec les moindres bibelots, ayant oublié qu'il faudrait partir dans quelques heures. Elle avait d'ailleurs déclaré à sa mère qu'elle dînerait chez une amie, irait au théâtre avec elle et rentrerait très tard; peut-être même, si cette amie le lui demandait, demeurerait-elle chez elle jusqu'au matin. Il ne fallait pas s'inquiéter.

— Que c'est bon d'être là, dit-elle...

— Reste prisonnière chez moi, Marguerite. On a vu, ajoutat-il en souriant, des femmes

s'installer pour une nuit chez un ami, et y demeurer toute une vie.

— Toute une vie! Ne me raille pas; ne me gâte pas cette soirée; laisse-moi m'imaginer que c'est vrai : je suis chez moi.

Elle fit du thé, trouva dans un tiroir des gâteaux secs. Ce fut le dîner.

— Maintenant, nous n'avons plus faim. Recouchons-nous, Raymond. Dîne de moi, de mes yeux, de mes lèvres, de mes seins et de mon ventre : rassasie-toi de moi. Je ne veux plus songer à l'avenir; je l'ai repoussé de la main, loin, loin, loin.

Jamais encore elle ne s'était montrée si lascive. Elle disait :

— Je voudrais que nous en mourrions.

Etendue sur le lit, tiède, son corps reçoit l'adieu du couchant. Devant cette chair splendide, d'une blancheur de lait, calme maintenant, et ému dans son intelligence, Raymond

cherche à comprendre de quoi est fait l'attrait mystérieux de cet être qui repose près de lui, et qui, quelques instants auparavant, le dominait comme un cavalier son cheval. La joie la soulevait et c'était comme un divin galop, dans le soir, sur une grève au bord du flot dont il respirait le clapotis parfumé.

Les mains sous la nuque, Marguerite sommeille. Les lèvres collées aux mousses d'or de ses aisselles un peu moites, Raymond ferme les yeux et songe. Dans son cerveau, un peu ivre de fatigue, des souvenirs lointains resurgissent. Le voilà petit enfant dans un parc saturé de printemps, grisé de lilas ; il passe sous une voûte de seringas à l'odeur exaltée. Ces violents arômes assourdissent son odorat. De petits détails surgissent avec l'étonnante précision d'une photographie ; c'est la résurrection de toutes les sensations qui se sont, un instant, posées sur lui. Il revoit, dans une

allée, cette branche trop lourde retenue par un collier de cuir que cravate un fil de fer. Ces deux tilleuls jumeaux qui mêlent leurs branches et leurs fleurs : une chouette blanche y fuit la lumière, s'y recueille en un trou creusé dans le bois pourri. Quelquefois, les geais et les pies la tourmentent, alors elle se jette dans la clarté, et, aveuglée, se heurte aux arbres. L'étang abrité par un rideau bien coupé de tuyas ; des chevaux et des bœufs, au crépuscule, y viennent boire les nuages ; des grenouilles y chantent le long des nuits d'été ; dans d'autres étangs, au loin, d'autres chœurs s'organisent, s'orchestrent et répondent, et ce chant grêle et clair s'étend ainsi, peut-on imaginer, sur toute la terre. Les images se succèdent, il les reconnaît, les accueille. Voici, dans un champ, en plein soleil, un homme et un cheval qui labourent. La terre grasse se soulève sous le soc et retombe en volutes.

L'homme ne pense à rien; il suit le cheval qui compte les sillons. Au bout de vingt, le cheval trouve que c'est assez et, arrivé sous la haie, il s'arrête, broute les feuilles. L'homme comprend, obéit, lâche les poignées, prend sous une motte de terre une bouteille rafraîchie, et boit à l'ombre.

Longtemps encore, Raymond se promena dans les allées de son enfance : les genêts s'allument dans le soir comme des torches; un vieil arbre envahi de lierre s'emplit du chant confus des rouges-gorges; les crapauds cloquent. Tout s'endort.

Raymond contemple le sommeil de Marguerite :

« Nous avons donc, se dit-il, quelques mois devant nous, assez peut-être pour user notre amour. Elle a voulu, avant de s'enfermer dans le mariage comme dans un cloître, elle a voulu vivre et se créer des souvenirs. Et à

moi, cette assurance d'une séparation nécessaire ne me déplaît décidément pas. »

Il songeait avec un certain orgueil aux perturbations qu'il avait apportées dans deux vies humaines :

« Fait-on assez peu ce qu'on veut : il faut se confier au hasard. J'aurais pu, à l'heure même où j'ai rencontré Marguerite, rencontrer une autre femme, et ma destinée eût été autre, la vraie aussi. Ce qui est, est toujours bien. Et je sais trop, pour m'attarder à celle-ci, que d'autres femmes m'attendent peut-être pour m'appeler leur absolu.

« Un jour je me trouvai, seul, avec une jeune fille, qui volontiers se confessait à moi. Blottie dans ses fourrures, elle paraissait fuir mon baiser qu'elle désirait. Si, à cette minute précise, j'eusse baisé ses yeux et sa bouche, peut-être maintenant serait-elle près de moi. Ce jour-là, volontairement, j'ai fait dévier ma

destinée, je ne le regrette pas ; il ne faut jamais rien regretter. Et puis, en amour, on s'arrange avec ce qu'on a : la femme qui tombe dans notre cœur est vite cristallisée. Pourtant, Marguerite m'inquiète. Me résignerai-je à la laisser partir ? J'essaie de me persuader ma liberté, mais j'ai besoin de son corps quotidiennement ; c'est un besoin physique, et c'est grave. Oui, je sais le mécanisme des sentiments, je l'aime parce qu'elle va m'échapper : j'en souffrirai, j'en guérirai. En guérirai-je ? »

— Raymond ! Raymond ! appela Marguerite, en ouvrant des yeux un peu étonnés. J'ai dormi pour de bon, ajouta-t-elle. Je suis bien maintenant, et fraîche comme une vierge ; je suis vierge.

Le soir tombait comme une pluie fine ; Raymond et Marguerite s'abandonnèrent encore l'un à l'autre, noyés dans l'odeur de leurs chairs, qui leur était une excitation toujours nouvelle.

XI

Quelques semaines se passèrent, bien réglées, et Raymond put croire que sa volonté avait enfin dirigé les événements. Mais la vie n'est pas aussi simple que cela, et de nouvelles complications surgirent.

Madeleine, sans que rien ait pu le faire prévoir, tomba malade. Le médecin déclara que c'était de neurasthénie et qu'il fallait, pour la guérir, quelques semaines de tranquillité et de solitude. Elle partit donc pour la Normandie, chez une vieille tante oubliée qui lui offrait l'hospitalité. Raymond la conduisit à la gare Saint-Lazare, à cinq heures du soir.

Il était triste. Il venait de recevoir un petit bleu de Marguerite, lui donnant rendez-vous à cette heure-là même, et c'était surtout ce rendez-vous manqué qui le désolait. Le train parti, Marguerite n'était plus là. Cette soirée seule lui fut lugubre.

Madeleine ? La reverrait-il ? Il se surprit à désirer que non. Alors, tout s'arrangerait, il garderait Marguerite. Mais il eut peur de cette décision, et, à cet instant, il se sentit si désorienté qu'il pleura comme un enfant : il ne savait pas si c'était l'idée de la mort possible de Madeleine ou son incertitude vis-à-vis de Marguerite. Il pleurait, et cela finit par lui être très doux de se sentir ainsi seul avec une vague tristesse.

Marguerite, inquiète de l'absence de Raymond, s'était échappée vers lui. Elle entra, très pâle, et, trouvant Raymond en larmes, l'interrogea avec angoisse.

Il expliqua que c'était la douleur de l'avoir manquée, tantôt, et, à cette minute, c'était vrai. Il ne voyait plus, ne pensait plus qu'à Marguerite, qui lui disait sans étonnement :

— Je ne sais encore ce que j'imaginerai, pour expliquer ma fuite, mais je te reste huit jours. Nous ne sortirons pas, on nous apportera à manger comme à des prisonniers.

XII

Raymond recevait de longues lettres de Madeleine. Faible encore, elle allait pourtant déjà mieux et espérait bientôt pouvoir revenir, reprendre sa vie près de lui. Elle racontait plaisamment l'existence étrange des êtres chez qui elle vivait. Singulier monde, sur lequel pèse la peur de l'enfer; ils portent des amulettes qui leur assurent une bonne mort. La mort est le but de leur vie : ils s'y préparent. Dans cette atmosphère, il n'y a, en réalité, pour les jeunes filles, qu'une volupté permise : l'amour de Jésus ; aussi s'en gavent-elles : elles le mangent chaque matin,

et le visitent au crépuscule : ce sont leurs secrets rendez-vous. Mais il entre vraiment tant de volupté dans cette piété, ajoutait-elle, que je ne les plains presque pas. Jésus c'est l'amant.

Ces lettres de Madeleine étaient très amusantes. « Ma tante, écrivait-elle, est un type curieux de vieille femme, volontiers grivoise dans ses expressions et que rien n'amuse autant qu'un mot équivoque ou une histoire de garde-robe. Elle joint à cela une sorte de piété toute extérieure dont elle sait tirer un grand amusement et une grande joie. Comme elle aime à fréquenter les prêtres, ces gens qui récitent toujours des psaumes, elle s'est imposée à elle aussi la récitation quotidienne d'un « office » inoffensif.

« On passe donc des après-midi entières à jouer au whist ou au boston. Vers cinq heures, une inquiétude se peint sur le visage de

ces ecclésiastiques ; ils regardent leur montre : on dirait qu'ils vont manquer un train. C'est l'heure du bréviaire ; et ma tante, qui comprend, lève la séance, en disant : « Allons dire notre office. » Tout ce monde se répand dans les allées du jardin, indifférent à la clarté changeante des heures, aux fleurs, aux parfums de la terre. Ils avalent des psaumes, des proses, des hymnes, seulement attentifs à bien mâcher les mots. Il paraît qu'il y a danger de péché mortel à ne pas mâcher les mots, comme des herbes.

« Cette menace de péché donne un certain attrait à cet exercice, et ma pauvre tante se sent un peu humiliée de l'inutilité de ses récitations. Pourtant cette femme est heureuse, elle a trouvé un but à sa vie, qui est de se préserver de la peur de l'enfer. Pour cela elle possède un sûr talisman, un scapulaire de bure qui l'emmaillotte, la fait transpirer l'été,

mais la préserve peut-être l'hiver des rhumes et des bronchites. »

Madeleine ajoutait qu'elle suivait docilement le courant de cette piété : elle se confessait, communiait, allait à la messe dans le matin, et ce spectacle, tout à fait nouveau pour elle, l'amusait. Elle se demandait seulement, en regardant le prêtre officier, comment des hommes sérieux pouvaient, sans rire, se déguiser ainsi en mages, se vêtir de dentelles, et de soies rouges, vertes, jaunes et noires, faire tous ces gestes et croire à leur utilité, à leur efficacité.

XII

Nouvelle période de séparation et de silence. Chaque jour d'absence, après ces huit jours de vie commune, augmentait mathématiquement l'affection de Raymond pour son amie. Sa chair lui paraissait plus désirable et rien ne pouvait le consoler d'en être privé. D'ailleurs, il ne faisait aucune confidence à personne, et aimait entendre dire qu'il n'avait aucune sensibilité. On enviait son apparente sérénité. Et, en effet, comme un enfant qui a peur dans la nuit et qui chante pour se donner l'air d'être brave, Raymond raillait

la sentimentalité des autres, et ne paraissait jamais plus gai et plus spirituel que lorsque son cœur était triste.

« Sais-je seulement ce que je désire? se demandait-il. Et le saurais-je que sa réalisation complète ne me satisferait pas : arrivé à ce qui me paraissait l'horizon, cet horizon marche devant moi, inaccessible. Des désirs se sont réalisés, que j'avais poursuivis avec acharnement ; il semblait que ce fût le but, ce n'était qu'une étape. Il faut continuer à désirer, à souffrir, à vivre. »

Il se demandait parfois s'il ne vaudrait pas mieux que Marguerite ne revînt plus jamais : il étudierait sur lui-même sa propre douleur et comment on en guérit, car, et c'est à la fois triste et consolant, il n'y a pas de douleur dont on ne guérisse.

Au bout de combien de mois se sentirait-il assez renouvelé pour aimer une autre femme,

sincèrement, sans réminiscences, avec seulement plus d'expérience et plus de moyens d'expression physique et sentimentale?

Tandis qu'il prononçait ces paroles, le désir de Marguerite était en lui : il rêvait de ses mains fraîches sur son visage; il l'évoquait, si blanche et si nue, de la lumière dans ses cheveux roux, ou, fraîche après l'amour, marchant à son bras dans la rue, dans cette calme sérénité du soir, à sept heures, au mois de juin. Il se souvenait de leur adieu, le dernier peut-être; le baiser qui avait, une seconde, marié leurs lèvres, leurs dents et leurs langues; la main gantée qui glisse et s'échappe, le dernier signe de la main et du sourire.

« Que faire? Attendre. Classer mes impressions. Me remettre à mes études? Écrire mon aventure? A quoi bon! La sagesse c'est de vivre chaque journée, chaque minute de cette

journée dans sa plénitude, sans dédaigner la souffrance, qui prépare les joies futures. Mon attente douloureuse prépare la joie que me donnera, ou le retour de Marguerite, ou l'apparition, peut-être plus désirée que je ne le crois, d'une nouvelle Marguerite. »

Raymond se découvrait plus sentimental qu'il n'osait se l'avouer : « Il est convenu, se disait-il encore, que, passées les vingt premières années, un homme intelligent doit devenir sceptique et indifférent, ne plus s'intéresser qu'à un travail spécial, consacrer toute son énergie à quelque monographie. Celui qui, momentanément, dédaignant toute étude, s'arrête pour vivre réellement est traité de malade ou de fou. Je suis malade. »

Et pourtant, malgré sa maladie, Raymond savait maîtriser ses impulsions, se surmonter. Bien souvent, la pensée lui était venue de fuir n'importe où avec Marguerite, mais toujours

la pensée qu'un temps viendrait où les faits et les émotions d'aujourd'hui se trouveraient noyés dans une même indifférence l'avait retenu. Et il souriait en constatant qu'avec une telle crainte de l'avenir il ne prendrait jamais aucune détermination. Au fond, ce qu'il désirait, c'était une vie d'habitudes, réglée presque monastiquement, sans soucis d'argent : de longues heures de tête-à-tête avec lui-même, et puis, à la minute où il la voudrait : Marguerite. Ce qui le faisait souffrir, c'était de ne pouvoir organiser ses habitudes, et d'y faire entrer son amie.

« Eh bien, cria-t-il avec colère, plutôt que d'être victime d'événements extérieurs à moi-même, je trouverai une autre maîtresse ; et, si je veux m'imposer cette suggestion, elle se réalisera. Si je suis malheureux, c'est parce que je ne sais pas dominer ma sensibilité. »

Il trouva une distraction d'une heure, avec

une petite brune de seize ans qui se prêta à lui de bonne grâce.

En jupe courte, avec un air candide, elle semble une fillette. Dévêtue, elle est si peu femme encore, petit corps nerveux et brun, sans beauté, un ventre et une croupe minuscules. Raymond la tient dans ses mains comme un fruit qu'il palpe avant d'y mordre. Elle entre en extase, les yeux fixes ; ses pupilles se dilatent, phosphorescentes. Et puis ces lumignons s'éteignent tout à coup comme soufflés par une rafale de vent. C'est fini. Une sorte d'étonnement l'immobilise. Mais elle est si petite fille que, malgré leur bonne volonté, ils ne parviennent pas à se mêler, et Raymond, qui réfléchit sur tout ce qui lui arrive, songe à ce que serait, pour un mari, une union définitive avec une femme aussi peu faite pour lui. Alors, il comprend mieux cet usage des paysans qui s'essaient avant de

s'épouser, et de plus en plus, que les vraies sympathies amoureuses reposent sur la concordance parfaite des qualités physiques.

XIV

Marguerite entra. Elle fut quelques minutes sans pouvoir parler, puis, un peu de colère dans la voix :

— Cette vie m'est odieuse, dit-elle. Songe, Raymond, qu'on m'a emmenée à la campagne, où, prisonnière, je ne pouvais même pas t'écrire. On appelle cela une retraite avant le mariage. Que faire? Je suis à la charge de ma famille, qui est pauvre : on me le fait sentir. Georges est riche. On ne comprend pas mon hésitation.

— C'est vrai, répondit Raymond ; au fond, ce n'est qu'une question d'argent. Si j'étais riche, nous ferions ce qui nous plairait. Mais, faut-il en vouloir à ce Monsieur qui

spécule sur ta misère ? En échange de ta beauté, il te procurera une existence confortable. C'est peut-être appréciable ; c'est peut-être préférable à la vie médiocre que tu vivrais à côté de moi. Oui, Marguerite, laisse-moi, douloureusement, te faire ce sacrifice, et te...

Mais Marguerite se moquait du confortable. Elle attendrait, disait-elle, que Raymond devînt riche et célèbre. Oui, ne dût-elle le voir que quelques minutes toutes les semaines, elle préférait la joie de ces brèves entrevues à une vie organisée et confortable, comme il disait. Elle attendrait.

— Oui, Raymond, je continuerai à mentir. A partir d'aujourd'hui, je résisterai à toute contrainte, je viendrai te voir, chaque fois que je pourrai m'échapper ; j'aurai mes habitudes chez toi, chez nous : j'y viendrai lire, travailler, jusqu'au jour où tu voudras m'emmener, loin, loin...

Raymond tenait Marguerite, nue, sur ses genoux, et tentait, par ses caresses, d'éveiller son désir. Mais elle demeurait songeuse et souriait avec tristesse :

— Il y a, dit-elle, des histoires plus terribles que la nôtre. Ecoute ce que m'a confié, l'autre soir, Mme B... ; tu verras le mal qu'on peut se faire, les uns aux autres, sans aucune méchanceté, rien qu'en vivant.

« D..., m'a-t-elle dit, qui devait devenir mon mari, était fou de moi. Moi, je n'avais ni sympathie ni antipathie pour lui : il m'était indifférent. N'aimant et ne désirant personne, à ce moment-là, j'eus pitié de lui et je l'épousai. Ce furent quelques années acceptables.

« Il ne sut rien éveiller en moi ; réellement cette initiation ne me révéla rien, et, femme, j'étais comme vierge encore. Mais, un soir, par hasard, je rencontrai celui qu'on attend

toujours et qui vient quelquefois. Je compris aussitôt que le passé était mort et que ma vraie vie allait commencer. Marié, lui aussi, ce Monsieur divorça pour ne plus être qu'à moi seule. Et moi-même, je jure qu'à partir de l'heure où je rencontrai mon amant je n'ai plus « connu » mon mari. Divorcer, moi aussi? Mais mon mari m'a juré que le jour où je voudrais le quitter il se suiciderait devant nous. Et j'ai peur de ce cadavre, de porter ce cadavre, toute ma vie, et que l'autre existence tant désirée ne m'en devienne, à son tour, odieuse. Quelle torture quotidienne! J'en mourrai peut-être. Si mon mari m'aimait vraiment, il ferait cesser ce terrible mensonge, en disparaissant de notre vie... »

— Voilà, dit Raymond, comment on peut tuer une femme, rien qu'en l'aimant. Décidément, le mariage est un terrible piège. Mais je t'avoue ne pas comprendre les scrupules de

ton amie. Son mari la menace de se suicider ? Que peut-elle donc lui demander de plus ? Je la méprise un peu et ne la plains pas.

Marguerite fut triste et sans abandon ; elle aussi voulait, pour s'abandonner à ses désirs, l'assurance de pouvoir ne plus mentir à personne. Raymond l'assura que tout s'arrangerait et lui conseilla de prolonger, jusque-là, cette attente qui avait son charme. Et, en disant cela, il savait bien qu'il mentait, mais la détermination de son amie de ne jamais plus le quitter flattait son amour-propre.

« Est-ce curieux, se disait-il, parce qu'un jour j'ai mis la main sur sa chair, cette femme m'aime. Et moi-même voilà que ce jeu me passionne au point qu'il occupe toutes mes pensées : je ne suis plus rien dans la vie qu'un amant. D'autres sont avocats, médecins, écrivains, etc., je suis amant. Ce n'est d'ailleurs pas une carrière oisive, et pour la bien remplir

il est nécessaire de renoncer à toute autre occupation. C'est un véritable métier, qu'il faut apprendre; il exige des dons d'intelligence, de jugement et de sensibilité, joints à des qualités de force musculaire bien réglementée et surtout d'habileté et de virtuosité nerveuses. Une des principales règles à observer, c'est d'abord de ne pas s'abandonner impulsivement à sa passion : ne pas se perdre de vue et ne donner de soi que ce qu'il faut pour entretenir le désir, sa lente et grave ascension vers la clairière éblouissante. »

Raymond, qui avait été sincèrement aimé de plusieurs femmes, s'indignait des maximes pessimistes des psychologues, à leur égard. Ses conclusions à lui, le favorisé, et, par cela même destiné à mieux comprendre, étaient que les femmes sont des êtres parfaits pour ceux qu'elles aiment, tant qu'elles les aiment. Lorsqu'elles n'aiment plus, elles mentent et

elles trompent ; mais c'est pour ne pas se mentir à elles-mêmes. D'ailleurs il y a incompatibilité entre tous les êtres, et c'est d'après ce principe qu'il faut juger la vie : on échange des besoins, on se prête des organes, le reste est solitude. Des sympathies s'accordent, s'emboîtent momentanément, mais c'est folie de les vouloir éterniser.

Ce sont les hommes qui ont étudié la psychologie des femmes — des hommes trompés souvent, et qui ne peuvent admettre qu'on leur ait préféré quelque jeune écervelé. Seules les qualités d'intelligence ne sont rien pour attacher une femme. L'amour est avant tout physique et il n'est pas d'amour passionné qui ne corresponde à des réalités ou à des possibilités charnelles. Qui leur dit, à ces psychologues maussades, que les qualités qu'ils possèdent sont capables de satisfaire une honnête femme?

Les femmes ne mentent et ne trompent en réalité pas en agissant ainsi : ce sont les hommes qui les ont trompées. Elles sont sincères, et, aussi instinctivement que la femelle du grand paon, elles cherchent le mâle presque introuvable.

Aussi, la femme qui a rencontré l'amant favorable, exceptionnel, pour lequel elle sera, elle, l'amante exceptionnelle, s'y accrochera désespérément de toute sa chair, de tout le poids de sa chair voluptueuse, et saura donner à son attachement, avant tout sexuel, des raisons sentimentales. Le sentiment, d'ailleurs, ne germe dans la femme qu'après la possession : il en est le fruit. Je parle des sentiments très sérieux, et non de rêveries de chasteté endiguée. Ainsi le véritable amour serait, plutôt qu'une promesse, une conséquence du bonheur.

Si donc la femme est volage, les hommes

n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Il faudrait étudier ces questions sans passion. Y voir seulement la trituration nécessaire de la vie. Ma maîtresse me trompe! Je dois me recueillir et me demander pourquoi : elle a certainement ses raisons...

Les hommes ont des maîtresses, les femmes ont des amants ; ils tâchent ainsi de rééquilibrer leur vie. Avec ces codiciles, quel merveilleux contrat que le mariage! En somme, la société est bâtie sur l'adultère : grâce à lui, l'instinct sexuel est satisfait et une certaine harmonie peut régner sur la terre. Et si la plupart des romanciers ne nous entretiennent que d'histoires d'adultères, c'est qu'ils ont instinctivement compris que c'était la question la plus importante, au point de vue social.

XV

Que s'était-il passé ? Une fois encore, Marguerite avait disparu. A son inquiétude, Raymond comprit quelle place elle tenait dans sa vie, quel vide son départ y laisserait. Chaque jour, le silence lui pèse davantage, et il n'arrive à trouver un peu d'apaisement que dans le sommeil. Mais, se réveiller, avec, au cœur toujours la même angoisse, le même poids qu'il faudra traîner tout le jour. Est-elle malade ? morte peut-être ? se demande-t-il.

Il accepterait qu'elle meure, pourvu que ce soit en prononçant son nom.

Mais elle allait revenir. Il se souvenait que

sa précédente absence avait fait plus belle leur dernière entrevue. Ils s'étaient pénétrés furieusement. Marguerite suffoquait d'une joie violente, qu'il rivait à lui, de ses deux mains. Vers lui montait l'odeur de leur amour. Immobile et passif, il avait vécu très profondément cette heure de folie, où Marguerite, haletante, s'était abattue sur lui, toute moite et parfumée. Avide encore de nouvelles joies, elle s'était offerte, coupe qui aime à être bue. Il lui semblait, disait-elle, que c'était tout son sang qu'elle lui donnait ainsi à boire, à petites gorgées savoureuses.

Dans une petite enveloppe, qu'il portait toujours sur lui, Raymond prit délicatement, entre ses doigts fins, un copeau de la toison d'or, qu'il fit jouer dans le soleil. Il se souvenait de cet instant où, grave et ému, il avait, à genoux près de Marguerite, cueilli cette touffe dorée.

Elle allait revenir. Raymond passait des journés entières à attendre son amie, épiant le moindre bruit de robe ou de pas dans l'escalier. Enfermé dans son obsession, plus rien n'existait pour lui, et même les choses qui avaient fait si longtemps l'unique joie de son existence : ses livres, ses papiers, lui étaient devenues étrangères. Il rentrait chez lui, le soir, comme en une prison et quelquefois, après quelques heures de méditation inquiète, il se mettait à pleurer, à sangloter. Il lui semblait alors que sa douleur se liquéfiait et il regardait, avec un certain étonnement, ces grosses larmes qui tombaient, une à une, sur le tapis, de son visage immobile et grave.

Un jour, il contempla, dans sa glace, son visage douloureux et mouillé de pleurs et se trouva très beau. Une pensée nouvelle et fraîche entra discrètement en lui : la possibilité d'être aimé par une autre Marguerite. Brus-

quement il prononça : « Qu'elle meure ou qu'elle se marie... » Mais, pourtant, d'autres soirs de détresse suivirent celui-là et il se surprit encore à regarder tomber ses larmes.

« Au fond, pensait-il, tous les hommes doivent être ainsi. On s'imagine que ce qui les passionne, c'est le métier qu'ils se sont choisi. Non, cela, c'est la besogne mécanique, le travail de fourmi pour occuper les journées. Mais le plus important, pour eux, c'est le bon fonctionnement de leur machine sexuelle. A quoi songe cet homme célèbre, tandis qu'on le complimente sur son dernier roman ? A une belle gorge où dormir. De quoi est-il attristé, et ce dont la gloire elle-même ne le console pas : d'aimer une femme qui ne l'aime pas, une petite fille insignifiante, sans intelligence et presque sans beauté, qui est pour lui son univers.

« Ces heures d'angoisse secrète laissent

souvent dans la vie un sillage plus profond que certaines journées plus officiellement marquantes. Une minute de larmes, parce qu'une amie est partie, et qu'on ne sait rien d'elle...

« Mais qui osera avouer ces faiblesses ? Sans doute, il faut savoir dompter sa sensibilité, mais est-il nécessaire de l'éteindre, tout d'un coup, comme un cierge après la messe ? »

Raymond se promène dans les allées du Luxembourg. C'est la fin de l'été : aux arbres les feuilles sont déjà rousses, aux pelouses l'herbe est sèche, et la poussière couvre les massifs comme d'une housse. Mais Raymond ne voit rien : il projette sur ce paysage les images qui sont en lui, associées à l'image de Marguerite. Ils étaient là, assis sur ces chaises de fer ; des pétales roses des marronniers tombaient sur le chapeau de son amie, sur

ses genoux. L'ombre des feuilles marchait lentement avec le soleil. Devant eux, des jardiniers fauchaient l'herbe tendre des pelouses essuyant parfois leurs faux luisantes et humides d'une poignée d'herbe coupée. Là-bas, vers le couchant, un peuplier agitait toutes ses feuilles avec un petit bruit de pluie; des pigeons traversaient les pelouses lourdement et se posaient sur la poitrine des déesses de marbre.

Raymond allait descendre les marches vers le bassin que fouette le panache d'un jet d'eau, mais il s'arrêta un instant à contempler devant lui, de la terrasse, l'avenue indécise qui se perdait dans une demi-obscurité. Des couples la traversaient, qui lui semblaient la projection de quelques moments de sa vie, appuyés au bras de Marguerite.

En dessous de lui, à l'ombre des lauriers roses défleuris, une sorte de nursery. Cela

sentait le lait, les confidences intimes, l'ordure. Oh ! toutes les promiscuités, les alliages de bête à bête, préparatoires, que cela supposait : les tendresses niaises, les hoquets, les chimies, les chirurgies de l'amour. Et ces mamelles que l'on pourrait traire. Le ventre ne ferme plus, faussé.

Raymond ne descendit pas les marches. Comme il se dirigeait vers la rue de Vaugirard, il aperçut Morangis qui venait vers lui. Les deux amis se serrèrent la main, et se regardèrent avec étonnement.

— Comment se fait-il, Morangis, que tu ne viennes plus jamais me voir ?

— Parce que... j'ai deviné que tu étais très occupé, ou très préoccupé. Tu travailles ?

— Non. Et pourtant je crois bien que cette période de ma vie sera très importante pour moi.

— Tout aboutit à la littérature. Dis-moi, Raymond, que devient Madeleine ?

— Madeleine a été souffrante ; mais quelques semaines de repos à la campagne l'ont guérie. Elle va revenir, cette semaine même. Viens donc nous voir ; tu me parleras de toi, cela me changera de mon perpétuel repliement sur moi-même. Je suis fatigué de ce tête-à-tête avec moi-même.

— Et Marthe ?

— Marthe ! Elle t'attend, ou du moins elle t'attendait ; je ne sais plus, il y a des mois que je n'ai vu personne. Prends garde qu'il ne soit trop tard. Mais cela vaut peut-être mieux ainsi. L'amour finit toujours très mal.

— Pourquoi serait-il trop tard? Marthe aurait-elle un amant ?

— Non, mais je suis sûr qu'elle sera ta maîtresse le jour où tu le voudras. Elle ne peut cependant pas venir s'offrir à toi... Je

vais lui écrire de venir me voir, viens toi-même quelquefois; vous vous rencontrerez, et tu lui feras ta déclaration, ce qui sera beaucoup plus favorable que de me la faire à moi.

Après quelques minutes de silence :

— J'aime ce jardin, dit Raymond. En fait de paysage, je n'aime que ceux créés par l'homme, et estime que les sites naturels auraient tous besoin de quelque retouche. Pourtant, cette idée de la beauté des paysages selon la nature a ses fervents partisans : il y a une société protectrice des paysages comme il y a une société protectrice des animaux.

— En quoi consiste cette protection? demanda Morangis, tout à fait indifférent d'ailleurs à ces questions.

— Protection contre les ponts et les chemins-de-fer qui violeraient la virginité de la nature. Protection contre la vie, la passion. Est-on assez la dupe du livre, des écrivains

et des poètes! Ce sont de vieilles idées romantiques qui ne correspondent plus à rien. Pourtant on organise des trains de plaisir pour que d'honnêtes citadins, suggestionnés par ces lieux communs poétiques, puissent à loisir, toute une journée, contempler des horizons libres et de vrais arbres.

Rien n'est trompeur comme la nature : il faut avoir une forte personnalité pour la peupler, ou alors, vivre en elle sans la regarder, comme les paysans qui font partie des paysages où ils travaillent.

Le bonheur de l'homme n'est pas dans la contemplation, mais plutôt dans la vie active, celle qui réfléchit peu. Mais ceux qui agissent n'écrivent pas, et ne songent pas à donner leur formule. La vie actuelle est très belle, Morangis. Quand donc trouvera-t-elle son poète?

Sont-ils absurdes ces hommes qui ont voulu

être riches et qui vivent de toutes leurs forces ? Interroge-les. Sans doute ils sont peu au courant du palmarès des romanciers, des philosophes et des poètes, mais ne les jugeons pas, non plus, d'après notre mentalité de spécialistes.

Et, celui-là qui, tout en cultivant son intelligence, n'écrit pas, parce qu'il sait que la gloire est un mirage, et qui se sert de sa parole et de sa culture pour conquérir de l'amour et de la sympathie, est-il méprisable ?

On s'étonne aussi de l'indifférence du public pour la poésie. C'est que, vois-tu, la poésie est en retard d'un siècle sur la vie : elle en est encore à l'abri des saules, à l'asile des bois. Qu'elle monte donc en automobile. La passion circule sur les routes de France.

M'indignerai-je encore si on démolit une maison en bois du XVe siècle, pour, à la place, construire une confortable maison moderne ?

Non, il y a plus de poésie dans une habitation confortable que dans une ruine. Il n'y a plus, dit-on, de style architectural. C'est que notre goût du luxe s'est réfugié à l'intérieur des maisons. Bientôt même on ne construira plus que des villas légères, démontables et transportables comme les tentes des Arabes.

— Tu exagères toujours, Raymond ; sache que je n'ai pas du tout ce goût du déplacement...

— Moi non plus ; j'ai horreur des voyages, mais nous sommes des malades, contaminés par la littérature.

— Je ne vois pas, reprit Morangis, en quoi la vie actuelle est si belle que tu dis, et je regrette sincèrement la liberté d'esprit du XVIIe et du XVIIIe siècle. Quel bel effort décapité ! Comment les Révolutionnaires n'ont-ils pas compris que l'aristocratie était le Paradis

à atteindre et non à détruire? L'intelligence y menait, et l'argent!

Et maintenant que font donc les riches de leurs milliards? En est-il un seul qui ait fait quelque chose de beau, qui ait construit un palais; un seul Mécène intelligent, qui ait découvert un artiste ou un littérateur!

Ils mettent leur initiative à acheter un château du XIIIe siècle, à le peupler de tableaux, classés dans l'admiration depuis des siècles. Quel mérite et quel plaisir! Ils n'ont même pas le courage d'avoir des vices, et vivent honnêtement comme des misérables. On dirait qu'ils ont peur de l'opinion publique, et, pour se faire pardonner leurs richesses, font des dons à des hôpitaux, pour entretenir, quelques années de plus, l'inutile décrépitude de quelques vieillards stupides. Ne feraient-ils pas mieux, au lieu de ne s'intéresser qu'aux

malades, de fonder des maisons de joie gratuites pour le peuple ?

Raymond acquiesça à cette idée qui le réjouissait beaucoup :

— Il serait bien, disait-il, de lui faire l'aumône d'un peu de beauté parfumée. La société est basée sur une répugnante hypocrisie.

Mais ce sont surtout les femmes honnêtes qui sont le plus négligées. L'une d'elles, déjà mûre, quoique assez belle et fraîche encore, osait me demander, un jour, pourquoi il n'existait pas, à l'usage des femmes, des maisons de tolérance, garnies de mâles de toute nuance et de toute couleur. Cette femme avait raison ; je lui répondis que ces refuges existaient et lui en donnai l'adresse. Sans doute a-t-elle profité de mon renseignement, et je ne trouve pas cela ridicule.

XVI

Certes, Marguerite eût accepté d'être le doux secret de la vie de Raymond, et de lui sacrifier son avenir, puisqu'elle l'aimait ; mais un deuil la laissait seule au monde, et sans ressources. Elle lui expliquait cette situation, dans un petit mot très affligé.

A cette lecture, Raymond comprit que l'heure de l'adieu était proche, mais il se sentit cependant le cœur soulagé et l'esprit libre. Marguerite l'aimait toujours, et il espérait qu'elle souffrirait beaucoup d'être séparée de lui. Oui, savoir qu'elle passerait son existence avec un être médiocre le rassurait : il serait

regretté. A cette satisfaction d'amour-propre se mêlait, malgré tout, une vraie douleur, franchement égoïste : il allait être tout à coup et pour jamais privé d'une chair qui le satisfaisait. Retrouverait-il cette splendeur voluptueuse, dans un autre amour ?

Marguerite vint le lendemain, toute vêtue de noir et si découragée que, disait-elle, tout lui était égal maintenant. La mort même lui paraissait désirable, puisque c'est l'oubli définitif et que c'est comme si on n'avait jamais existé.

— Si je ne t'avais pas rencontré, dit-elle à Raymond, l'indifférence m'eût couverte contre tous les ennuis ; mais maintenant je sais trop ce qu'aurait pu être ma vie pour accepter de la partager avec un autre.

Raymond, à cette minute, comprit qu'il n'aurait qu'à prononcer quelques mots pour ramener Marguerite définitivement à lui. Il

eut peur des conséquences de ces paroles, que son amie attendait peut-être, et, en silence, il la prit contre lui et lui manifesta une tendresse exagérément désespérée. Alors, ce fut elle qui le consola. Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement de la bizarrerie de cette situation. Peut-être, lorsqu'elle serait partie, regretterait-il de n'avoir pas parlé. Il la reconduisit à un petit bocage où elle s'était retirée. Après un long silence, comme le wagon où ils étaient frôlait un paysage d'automne, elle posa son regard sur les yeux indécis de Raymond et lui demanda brusquement, s'il l'aimait.

— Tu le sais bien, répondit-il.

— J'ai besoin que tu me le dises.

— Oui, je t'aime.

Raymond ne devait comprendre l'importance de cette simple question que plus tard.

Sous un tunnel, elle posa sa bouche mouil-

lée sur les lèvres de Raymond : des larmes salèrent ce baiser, baiser d'adieu? Marguerite n'en savait rien. Si Raymond ne pouvait la prendre, la délivrer, elle se verrait obligée, malgré sa répugnance, de se donner à l'autre.

— Mais, qui sait, dit-elle, tout haut, un jour, peut-être proche, nous nous retrouverons...

— Mais oui ; le mariage n'est pas une prison, et nous continuerons, discrètement, d'être l'un à l'autre.

— Non, Raymond; je t'assure que ce ne serait pas possible, et ce n'est pas cela que je voulais dire : seulement que Georges est malade.. il peut disparaître. Alors je serai riche et...

Ils se quittèrent au coin d'une petite rue déserte. Marguerite, avec un sourire très vivant, se promit toute à Raymond pour le surlendemain.

Raymond, un peu désorienté, se réfugia près de Madeleine, qui se plaignit de l'abandon où il la laissait. Elle pleura. Raymond eut pitié d'elle, mais il s'aperçut aussi qu'elle était belle et se surprit à la désirer violemment. Madeleine souriait, étonnée de retrouver Raymond passionné comme autrefois, mais elle ne l'interrogea pas, et se contenta de lui manifester sa reconnaissance par un baiser long et muet sur ses paupières fermées. Ses paupières fermées sur l'image de Marguerite.

Au Luxembourg, Raymond et Marguerite sont assis sur des chaises de fer, tout près l'un de l'autre. Marguerite a relevé son voile et regarde la prairie qui s'étend, calme, devant elle, déjà semée de feuilles rousses que des jardiniers râclent sans hâte. Elle explique à Raymond sa vraie situation. Seule au monde avec une petite nièce dont elle doit assurer

l'avenir, elle est sans aucune fortune. Alors, il n'y a qu'une ressource pour elle : se marier.

— Puisque ce ne peut être avec toi, peu m'importe avec qui ce soit. Tout m'est indifférent maintenant.

A cet aveu, Raymond comprit lucidement qu'il n'était pas possible qu'il soit ainsi séparé de cette femme. Sortant de son apathie, il prit violemment la main de Marguerite, la lui écrasa dans la sienne, petite et nerveuse, et, la fixant, lui dit, un peu étonné de s'entendre prononcer ces graves paroles :

— C'est horrible ! Quelle vie ! Tu ne sais donc pas que je t'aime follement ?

— Je le sais bien, répondit-elle, toute émue et vraiment troublée.

Raymond, qui devinait son émotion, continua :

— Sans toi, la vie ne me sera pas suppor-

table. Si encore j'avais pu t'avoir, deux ans à moi, tout à fait à moi !

— Deux ans seulement !

C'était la vraie pensée de Raymond ; il savait bien que deux années suffiraient à user ce grand amour. Mais Marguerite. qui, en cet instant n'avait pas renoncé à vaincre toutes les difficultés pour obliger Raymond à la sauver, s'attrista. Elle ne comprenait pas non plus pourquoi Raymond, qui disait l'aimer follement, ne lui faisait pas le sacrifice de sa liberté, en entrant dans un bureau quelconque. De minimes appointements leur suffiraient pour vivre. Mais cette réflexion, elle ne la communiquerait pas à Raymond.

— Crois-moi, lui dit-elle, loin de toi, je serai très malheureuse. Mais tu resteras bien vivant en moi : je vivrai avec ton souvenir. Parfois, je t'apercevrai. Je saurai ce que tu fais, je ne veux pas te perdre de vue. Tu ne

peux peut-être pas comprendre ce qu'il y aura encore de bonheur pour moi dans cette tristesse. Et puis, ajouta-t-elle, en essayant de sourire, tu m'auras vite oubliée. D'autres femmes t'aimeront. Au fond, tu ne m'aimes pas tant que cela ; peut-être même mon départ est-il une délivrance pour toi...

— Songe, lui répondit-il, à ce soir de juin où tu t'aperçus que tu m'aimais. Il eût fallu, à partir de cette heure-là, ne plus nous quitter. Mais c'est, au contraire, depuis ce moment que la vie de plus en plus nous éloigne... Cependant je ne te vois pas partie : cela me paraît absurde, puisque tu m'aimes.

Rentré chez lui, Raymond fit un examen de conscience et prit la grave détermination de retenir Marguerite : décidément il ne pouvait se passer de son amour. Mais cette résolution demeura toute abstraite ; il ne fit aucune démarche pratique, se contentant

d'écrire à son amie des lettres passionnées, où il l'assurait de sa volonté de ne pas l'abandonner.

Aussi fut-il surpris de recevoir, au bout de quelques jours, ce mot de Marguerite

Ne plus m'écrire jusqu'au jeudi de l'autre semaine. Je pars pour un petit voyage.

M.

Plus de huit jours d'absence. Ce voyage, se dit Raymond, doit signifier : préparatifs au mariage. Elle va donc épouser son patient fiancé. Malgré tout, elle s'abandonnera bien à ses caresses : en fermant les yeux, elle croira que c'est moi. Quelle comédie ! Mais ainsi, notre amour demeurera intact. Il n'y a d'ailleurs que les amours contrariés qui atteignent à une certaine beauté. Nous aurons, dans la vie, chacun notre secret, et ce nous sera à la fois douloureux et presque doux de nous dire :

une autre vie m'était destinée, et de l'imaginer. Puis notre liaison deviendra du souvenir qui s'efface, à peine un regret.

Alors, puisque décidément elle se mariait, Raymond pouvait lui exprimer tout son désespoir, avec plus de franchise qu'il n'eût osé le faire auparavant. Au fond, s'il désirait la conserver comme maîtresse, il ne voulait pas l'épouser. Il savait bien qu'il n'avait aucune des qualités d'un mari, et aussi que le mariage n'était pas la conclusion logique des liaisons amoureuses. Le plus sage est de se quitter en pleine tendresse, afin de se conserver au moins des souvenirs sans amertume.

Il imaginait ce qu'eût été cette vie à deux avec Marguerite, cette femme sans aucune culture intellectuelle. Mais la culture intellectuelle chez la femme n'est-elle pas toujours un peu superficielle? Comme aux allées des

parcs, les mauvaises herbes repoussent, au bout de six mois d'abandon. Mais pourquoi mauvaises? Les mauvaises herbes, ne sont-ce pas toutes ces lianes morales dont on enserre les pauvres enfants : morale laïque ou morale religieuse? L'éducation, en vérité, est une chose merveilleuse; elle apprend aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal. Il serait sans doute dangereux de révéler à certaines intelligences médiocres qu'il y a des hauteurs où le bien et le mal se rejoignent et se confondent.... La vraie force, c'est peut-être d'oser obéir à soi-même, à ses désirs et à ses instincts; la vertu, c'est une faiblesse envers soi-même. Passer sa vie à se libérer intellectuellement de tout préjugé, de tout faux principe, et, en réalité, être l'esclave de quelqu'un ou de quelque chose! Ceux qui croient à une religion, à une science, à une idée, à un amour, sont-ils libres? — Ne croire à rien.

« Je voudrais, ajouta Raymond, avoir franchi ces quelques mois, ces quelques semaines de souffrance, causée par cette séparation nécessaire, et avoir retrouvé ma sérénité. Programme : oublier Marguerite, et travailler, travailler comme un bûcheron : faire, tous les jours, mon lourd fagot, sans autre but que de tuer les heures. On doit arriver à se persuader que ce qu'on fait est utile. Et puis, pour vaincre la bête amoureuse, cause de toute ma douleur sentimentale, trouver une maîtresse fatigante.

« Marguerite, je veux être sûr qu'elle m'aime pour toujours : alors, le cœur léger, sachant qu'elle souffre, je chercherai et trouverai un autre amour, d'une nuance plus passionnée encore. Je veux vivre. Pour l'instant, je souffre, rien ne m'intéresse, rien ; je voudrais être cet arbre qui végète dans cette cour, ne pas même savoir que j'ai des branches et des

feuilles. Ne pouvoir jamais complètement arrêter le balancier de sa conscience ! je commence à comprendre ceux qui se grisent ou se morphinent : s'égarer, se perdre ; des cortèges passent. Est-on le cortège ou le spectateur ? On n'est plus rien qu'une petite flamme d'alcool qui brûle. Mais je m'aime trop pour avoir recours à ces stupéfiants ; j'aime trop me regarder souffrir. Les minutes tombent comme des petites gouttes douloureuses. Et, vraiment, puisqu'on vit si peu d'années, ce serait stupide de les dormir. »

Raymond prit alors une résolution subite : emmener chez lui la première femme qu'il rencontrerait. Cette chasse l'amusa ; il choisit une toute petite brune, aux yeux très noirs, à la taille souple, qui accepta. Comme ils rentraient tous deux, on remit à Raymond une lettre. Une lettre de Marguerite. Mais Raymond mit cette lettre dans sa poche : il vou-

lait cette femme, de tout son désir. Ce lui fut un étonnement de se trouver aussi exalté devant cette chair de rencontre, dont il regardait les contours inconnus et respirait le parfum nouveau. Cette femme ne fut pas seulement passive, elle se donna comme une vraie maîtresse, ne dédaignant aucune tendresse, aucune caresse. Elle n'était pas fâchée, tout en gagnant honnêtement sa vie, de cueillir quelques extases. Elle avouait d'ailleurs sans fausse pudeur qu'en dehors de cette minute électrique, pour elle, la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Elle avait pris ce métier, par vocation.

Elle est couchée, nue, sur le lit, la tête noyée dans ses cheveux noirs ; ses jambes, longues et fines, se croisent sur son mystère ; ses seins se fuient un peu : leurs fraises reposées font un point rouge au milieu de la cernure violette ; de petites veines apparaissent sous la transparence de la peau.

Très sérieuse, elle détaille sur ses doigts le programme de la séance,et l'on devine que c'est très important pour elle. Elle dit : « Nous ferons ceci, puis cela..., etc. ». mais il faudrait transposer la belle simplicité de sa langue.

— C'est cela, répondit Raymond, et puis nous arriverons, ensemble, du même galop, au but, essoufflés et pleins d'écume.

Maintenant Raymond avait hâte d'être seul. La petite chair anonyme partie, il ouvrit la lettre de Marguerite. Sans explication, elle lui donnait un rendez-vous pour le surlendemain. A cette nouvelle, Raymond éprouva à la fois une grande joie et une sorte de crainte. Il avait peur de ne pas savoir dominer sa sensibilité, il savait qu'il n'avait peut-être qu'un mot à dire, pour que Marguerite s'attache définitivement à lui. Non, il pleurerait peut-être avec elle, mais il l'abandonnerait.

Cette détermination prise, Raymond songea

qu'il y avait de longs jours qu'il n'avait visité Madeleine. Elle l'attendait, mais se plaignit douloureusement de l'abandon où il la laissait. Ce fut une nuit de larmes qui provoquèrent, vers le matin, des caresses rafraîchissantes.

XVII

Dans le crépuscule, bien seul avec lui-même, Raymond, qui n'attend personne, fait des vers, jeu de patience où la recherche de la rime fait souvent dévier la pensée. Mais Raymond ne s'inquiétait guère des règles, ni des rimes, ni de l'immortalité. Hanté par l'image familière d'une femme de songe, qui correspondait sans doute à un désir secret de son être, il écrivait, un peu ému.

. . . .

Elle vient du plus lointain de ma jeunesse,
Elle a grandi avec moi, le long de la vie,
Elle a pleuré de ses yeux vagues toutes mes tristesses;
De ses yeux, comme une opale un peu ternie,

Elle a souri tous mes sourires et regardé
Les splendides hallucinations de ma pensée.

. . . .

On sonna. C'était Marthe. Elle confia aussitôt à Raymond son ennui de vivre, presque seule, physiquement. Pour elle, il ne pouvait exister d'intimité que physique :

— Plaignez-moi, dit-elle ; je suis amoureuse et je n'aime personne.

Raymond sourit ; il songea qu'il avait, jadis, fait quelques vers ironiques sur un état d'âme identique, et ne put résister au plaisir de les lire à son amie.

— Ecoutez, Marthe, ne dirait-on pas que ces vers, imités de Laforgue, ont été écrits pour vous :

Le mystère de ma beauté me pèse sur
Le cœur ; personne n'est donc tenté de surprendre
Les cygnes qui barbotent en mon âme si pure
Et si fatiguée d'être blanche. Qui veut me prendre,
Moi et les secrets de ma chair irrévélés

Encore? Je suis un nid de virginités
Prêtes à s'envoler. Oh! si l'on savait comme
Mon cœur est plus esthétique encore que mon torse :
Il est plein de vertiges juvéniles : en somme
Un cœur de luxe...

Marthe acquiesça : « Mais oui! un cœur de luxe! »

— D'ailleurs reprit Raymond, presque sérieusement, si vous voulez un amant il faut le choisir et le prendre vous-même. C'est toujours la femme qui commence, et les hommes sont sans défense. Morangis, le paradoxal Morangis, si naïf au fond, si vous vouliez vous l'attacher, comme ce serait facile! Il vous aime...

— Je ne le détesterais pas. Mais, où nous verrions-nous? demanda-t-elle, toujours pratique.

— Chez lui : il est seul et libre. Mais je vois bien que si je ne le conduis pas par la main vers vous, il n'osera pas.

— Non, Raymond, je le dirigerai moi-même, il comprendra...

— Alors, peut-être osera-t-il trop.

— Que pourrait-il donc oser, au delà des forces humaines? demanda-t-elle, ironiquement.

Aux révélations de Raymond, Marthe souriait en elle-même : elle savait ce dont la timidité de Morangis était capable, secrètement. Elle se souvenait de ce bal d'avant son mariage, où elle avait dansé avec lui. Elle avait été un peu effrayée de cette crispation qui avait une seconde écrasé son corps contre lui.

Ils se turent et semblèrent s'intéresser au spectacle de la nuit tombant doucement sur les choses. Raymond était retourné à son obsession et analysait son âme compliquée, toujours inquiète. « Je croirai en l'abandonnant, se dit-il, — pensant à Marguerite — m'être surmonté. En réalité, je n'aurai fait

qu'accepter la logique des événements. Si j'avais été riche, j'étais perdu. » Il éprouva, à cette seconde, un sentiment de tendresse pour cet homme qui allait épouser Marguerite.

Morangis entra timidement dans ce silence obscur.

— On m'avait dit qu'il était là. Mais non il n'y a personne.

— Si, répondit Raymond. Mais je te laisse : tu es chez toi.

— Que veux-tu que je...

— Reste, te dis-je ; n'allume pas de lampes; peut-être entendras-tu des paroles dans la nuit.

Et il l'enferma avec sa destinée.

Marthe se taisait, un peu troublée : elle sentait son petit cœur voluptueux cloquer comme un chant de crapaud enfermé dans une pierre. Morangis, qui avait deviné une présence mystérieuse, n'avait pas fait un mouvement

et demeurait là, inquiet près de la traîne d'une robe invisible dont le parfum montait jusqu'à lui.

Tout à coup, il sentit l'étau d'une petite main nerveuse lui saisir le poignet, l'agenouiller sur le tapis. Il obéit : une odeur de chevelure frôla sa joue ; une bouche humide se posa, toute ouverte, sur ses lèvres. Alors, il but à cette bouche, en fermant les yeux. Lorsqu'il voulut s'arracher à ce baiser, parler, interroger, la bouche silencieuse insista, s'accrocha à la sienne, versa en lui la tiédeur d'une respiration précipitée, où se devinait le soulèvement rythmé de deux seins.

Marthe dénoua elle-même cette étreinte :

— On m'a dit que vous m'aimiez, dit-elle... je suis venue au-devant de votre timidité ; mais vous n'aviez donc pas compris que je vous désirais aussi?

Morangis serra la petite main de Marthe

qu'il avait gardée dans les siennes, et, pour toute réponse, l'approcha de ses lèvres et la baisa, pieusement.

Sa petite gorge mate de brune éclairait un peu la pénombre. Morangis posa son front sur cette blancheur, et glissa son visage sous le parfum de l'aisselle. Elle le retint ainsi, et ne voulut pas se donner :

— Nous avons toute la vie devant nous : laissez-moi vous désirer quelques jours, dit-elle. Demeurez seulement un peu contre moi ; respirez-moi.

A genoux près d'elle, étendue sur des coussins, la nuque appuyée sur ses mains, Morangis, de ses lèvres, suivait le contour d'une jambe fine ; son baiser montait timidement vers la chair nue et plus parfumée. Marthe, immobile, acceptait et répondait à la caresse de ces lèvres qui buvaient son secret.

Morangis était métamorphosé, il avait donc maintenant une occupation dans la vie. Marthe viendrait quelquefois chez lui, et il serait toujours là à l'attendre. Il allait s'étudier devant cet amour nouveau et cette maîtresse réelle. Cela formerait un roman : le premier chapitre était déjà fait.

Marthe vint, en effet, comme elle l'avait promis. Ils découvrirent tous les jeux de l'amour. Morangis n'avait jamais été aimé ; c'était pour lui une révélation ; cela le vivifiait : il était heureux et gai. Presque chaque jour, il envoyait à Marthe des petits bleus, s'informant à la poste s'ils arriveraient vite. On souriait. C'étaient des vers qu'il adressait ainsi, précipitamment, des vers faits pour son amie et que personne autre ne connaîtrait jamais. Ils vivifiaient les paysages de son souvenir.

Son enfance, sérieuse et réfléchie, se réveil-

lait comme d'un long sommeil. Images. Odeurs. Odeurs des chambres où il avait dormi, des jardins où il avait promené ses premières curiosités de la vie. Images : sous les gouttières qui tombaient droit des toits, l'eau des pluies lavait de petits cailloux blancs ; sous l'averse, pleine de soleil, les feuilles vertes des lierres luisaient brutalement. Là-bas, l'enclume du maréchal ferrant résonnait méthodiquement. Les saules des haies rafraîchissaient de leurs feuillages noirs la blancheur des routes. Au bord d'un chemin, un moulin à vent, aux ailes brisées, gisait comme une bête morte. Voici la mer, verdâtre et transparente : dans le rayon que jette obliquement le soleil qui se couche, semble frétiller une armée gigantesque de poissons d'or.

« Mais, se disait-il, n'avoir personne à associer à ces images du passé. Moi qui étais plein d'amour, lorsque ma main se tendait vers

elles, les nymphes fuyaient en riant, au fond des bois. »

Il prononça tout haut : Marthe ! Maintenant il la promènerait à travers tous ses souvenirs, et réparerait ainsi les injustices de la vie.

Assis à sa table, Morangis feuilletait machinalement une de ces plaquettes de vers que les hommes de lettres reçoivent avec l'estime, la sympathie ou l'admiration des auteurs. Le hollande était d'un beau grain, et, en somme, à peine gâté par quelques strophes imprimées. Il arracha une des feuilles de garde, intacte, et écrivit à Marthe une longue lettre, où il lui parlait de la mer et de son amour : « Lorsque je te respire, Marthe, il me semble que je suis, au creux d'un rocher, tapissé de mousses, humide encore du flagellement des vagues... »

XVIII

Marguerite, dans son impatience de revoir Raymond, était arrivée au rendez-vous une heure avant le moment fixé par elle-même. Elle avait éprouvé cette angoisse de l'attente que Raymond connaissait si bien. Les yeux fixés sur cette grille par où il devait arriver, elle attendait, tirant, à chaque minute, de sa ceinture noire, une petite montre d'or.

Enfin, Raymond, ganté de gris, le pardessus boutonné, l'air froid et indifférent, apparut et vint vers Marguerite, qui pâlit, puis rougit.

— Comme tu as bonne mine! dit-il ironiquement.

— C'est de te voir. A mon tour, j'avais peur de te perdre. Songe: je suis venue ici, jeudi, je t'ai cherché dans toutes les allées de ce jardin, je voulais te dire qu'enfin... j'étais libre.

Raymond, étonné, lui demanda pourquoi, à leur dernière entrevue, elle s'était montrée résignée à le quitter et presque indifférente.

— Pour atténuer ta peine, répondit-elle simplement. En te parlant ainsi, mon cœur se fendait. Mais je t'aimais assez pour vouloir t'éviter de souffrir.

Ils marchaient sur les feuilles mortes, lentement, heureux de s'être retrouvés, ne fût-ce que pour quelques mois, quelques jours, quelques heures. Raymond savait bien qu'il serait impossible à Marguerite de vivre avec la médiocre fortune que lui avait laissée sa

sœur, en mourant, et il se demandait s'il n'eût pas mieux valu ne plus se revoir. Malgré tout, un peu d'espoir demeurait en lui, de pouvoir, quelques mois encore, conserver Marguerite comme maîtresse. Mais, pensait-il, il faudra bien qu'enfin elle se résigne à se marier.

Marguerite se croyait-elle sincèrement libre comme elle le disait ? En tout cas, à cette heure, elle ne songeait pas à l'avenir. Elle avait Raymond à son bras, et l'emmenait, lui semblait-il, vers la vie : elle vivait le présent dans toute son intensité. Un instant, elle s'arrêta au bord des marches qu'ils allaient descendre vers le bassin et regarda les vases chargés de fleurs qui surmontaient l'escalier. Ces fleurs rouges, dans le crépuscule d'automne, éclataient comme des charbons. Elle dit : « Ce sont des lèvres, Raymond, ce sont mes lèvres. » Toutes les fleurs lui semblaient être

des lèvres. Elle découvrait l'automne dont elle n'avait, jusqu'alors, jamais remarqué la beauté dorée. Comme ils passaient le long des corbeilles de fleurs, elle s'approcha des chrysanthèmes, les caressa de sa main, s'arrêta pour respirer leur odeur un peu troublante et sexuelle.

— J'étais capable, dit-elle, de t'aimer sans que tu le saches. Même loin de toi, maintenant, je ne me sentirais jamais complètement séparée. Tu ne peux peut-être pas comprendre.

Si, Raymond comprenait ce sentiment, mais il préférait à ce souvenir perpétuellement vivant, quelques mois encore d'amour réel. Il dit cet espoir.

— Mais oui, répondit-elle. N'est-ce pas pour cela que je viens, une fois encore, de m'échapper, de fuir le patient désir de mon fiancé? Mais combien de semaines pourrai-je

vivre ainsi, ayant à ma charge l'éducation de cette petite fille que m'a léguée ma sœur, en mourant? Je ne veux pas y songer.

— Si tu le pouvais, ajouta-t-elle timidement, il nous faudrait si peu de fortune pour nous réunir à jamais!

La nuit les surprit. Un roulement de tambour annonça la fermeture prochaine des grilles. Ils suivirent le flot des promeneurs qui se hâtaient et entrèrent, tout près de là, dans ce petit café de la Place Médicis que fréquentait jadis Verlaine. Ils s'isolèrent dans un coin. Marguerite était auréolée de sa joie. Elle disait, avec une intonation voluptueuse : « Si je pouvais t'avoir, à chaque minute, à chaque seconde, toujours, que ma vie serait belle! »

Raymond, qui regardait son visage, songeait que c'eût été le moment de l'emmener pour quelques mois de folie. Mais, se réci-

tait-il, « les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. » Combien de fois la reverrait-il? La reverrait-il, même? Pourtant, ils n'avaient jamais été si près l'un de l'autre. « Ne dois-je l'avoir amenée à cette soumission amoureuse que pour la perdre? Il me semble que je ne l'ai jamais possédée. Et c'est vrai : je n'ai jamais connu cette Marguerite aux yeux illuminés. » Ils allaient peut-être vieillir loin l'un de l'autre, et lorsque les circonstances leur permettraient de se joindre, il serait trop tard. Mais cette heure de désir irréalisé n'en garderait que plus d'intensité. Ils conserveraient la possibilité de créer, à leur fantaisie, la vie qu'ils n'avaient pu vivre ensemble.

Marguerite disait, sans hypocrisie et sans fausse pitié :

— Georges est malade. Prends patience, Raymond : il mourra bientôt. Alors, nous serons libres et riches.

Raymond eût accepté cette combinaison, sans s'indigner ; mais il savait bien que deux années de séparation auraient détruit en lui le désir de retrouver Marguerite. Pourtant un peu de colère lui montait au cœur, en contemplant le rayonnement du visage de son amie, l'illumination de sa chair, le désir de sa bouche et de ses yeux. Ils allaient se quitter, emportant chacun ce sentiment douloureux qu'en agissant ainsi ils péchaient contre eux-mêmes. Dans la rue, Marguerite pressait le bras de Raymond contre sa poitrine. Elle disait ses projets : ils se verraient presque chaque jour, elle lui dirait où et dans quelles conditions ; il n'avait qu'à avoir confiance en elle ; puisqu'elle l'aimait, elle saurait être plus forte que la destinée.

— Souris-moi, Raymond, dit-elle, gravement ; dis-moi que tu es heureux.

Puis, s'approchant de son ami, elle mit ses lèvres sur sa bouche. Ses lèvres tremblaient un peu.

Elle dénoua l'étreinte, et, avant que Raymond ait eu le temps de prononcer une parole, elle s'échappa, en disant :

— Je suis en retard : on m'attend. A bientôt, Raymond.

Sa bouche souriait encore.

Raymond, immobile, la regarda s'éloigner. Son mouchoir contre sa bouche, elle sanglotait. Devait-il la rejoindre, la consoler, la presser contre lui? Non. Il trouvait que c'était bien ainsi : « C'est beau, dit-il, de la voir partir en larmes. Jusqu'à la dernière seconde, elle a su assez se maîtriser pour retenir sa peine, et me sourire...

« Voilà où aboutit le hasard d'une rencon-

tre. L'amour ne choisit pas, comme on l'a écrit, ses « objets » entre mille. Non, on n'est pas spécialement destiné à une femme; ce qui donne cette apparence, c'est qu'on est arrivé dans sa vie à l'heure qu'il fallait...

« Mais la difficulté de retrouver une chair qui s'adapte aussi parfaitement à ma chair me fait penser qu'elle est unique. Elle l'est, tant que je n'aurai pas rencontré une autre femme, indispensable aussi à mon organisme.

« Marguerite ne raisonne pas, elle; elle vit dans le présent. Comment comprendre cette plénitude de bonheur qui résiste même à l'absence? Avoir toujours sa pensée appuyée au visage d'un être aimé, être un peu lui-même! La vie qu'autrefois il fallait remplir de mille occupations, et qui cependant semblait vide, est maintenant pleine, quoique inoccupée. Dès qu'on aime, on accepte tout de la vie,

parce qu'au fond on retrouve l'amour en tout, son odeur en toutes choses.

« La possession profonde qui a uni deux amants se prolonge ; ils en gardent l'illumination. Autour d'eux les choses prennent le visage de l'être aimé. C'est lui qui vous accompagne dans les rues de la ville, dans les allées du jardin. On est seul : il est là ; on lui parle ; il répond. Tout se rapporte à lui, et tout est agréable : la pluie et le vent, le soleil et la limpidité de l'atmosphère. Oui, tout devient copulation, enivrement de la chair. Il semble que l'être s'est à ce point empli de l'odeur de l'autre que l'absence se confond avec la présence réelle ; et, au paroxysme de la vraie passion, le désir n'est pour ainsi dire plus localisé. Il s'est dilué, épandu sur toute la chair, et, baiser une main, une épaule, un sein, les lèvres, les cheveux, est une possession complète.

« Marguerite est envoûtée de moi. Qu'un

autre la possède, qu'éveillera-t-il en elle ? L'amour qu'elle garde pour moi. »

A cette pensée consolante, Raymond ne put s'empêcher de sourire.

« Cependant, pensait-il, un des besoins les plus nécessaires au bon fonctionnement de notre organisme et de notre cerveau, c'est cette fusion profonde qui, en son rythme parfait, anime et vivifie toutes les cellules de la chair. Fatigue inutile, dit-on. Non ; physiologiquement, cette gymnastique rythmique est fortifiante, et, dirait un médecin, destructrice des toxines de l'organisme. L'amour physique n'a donc d'autre but que la joie et la santé des êtres. La maternité est plutôt une surprise désagréable. Demander aux femmes de n'aimer les hommes que pour leur faire des enfants, c'est vraiment trop raisonnable. L'amour maternel ne monte au cœur des femmes qu'avec le lait. »

Marguerite était une amante exceptionnelle, dont l'amour devait être la seule fonction, l'unique raison de vivre. Raymond se souvenait de ses gestes si harmonieusement voluptueux ; il la revoyait, toute frémissante comme une feuille dans le vent, puis étendue dans son propre parfum, grisée d'elle-même, et avide encore de se donner. Il entendait encore le ruisseau de sa voix, à ces minutes, heurtant les petits cailloux de son rire. Une autre évocation : ce bruit tiède et parfumé dont la gamme descend jusqu'au goutte à goutte d'une fontaine épuisée.

« Mais pourquoi me faire souffrir ainsi ? Marguerite n'est qu'un des mille visages de l'amour. La mer n'est pas une vague, mais la folie de toutes les vagues ; l'amour n'est pas une seule femme, mais la possibilité de toutes les femmes. Il ne faut pas que je devienne sentimental ; je ne suis pas une âme

encastrée dans un corps, mais un corps doué de la faculté de sentir. Je veux vivre de nouvelles émotions, respirer d'autres chevelures, d'autres roses aux pétales compliqués. Ce m'eût été horrible de songer que j'avais atteint le but de ma vie, et que je ne devais plus rien désirer. Quelle consolation encore de se dire qu'il y a et qu'il y aura toujours des jeunes chairs, prêtes à épouser mon désir ! De jeunes chairs vivifiées de toutes les nuances sentimentales que l'on peut rêver. Allons, c'est ridicule de penser que l'on puisse définitivement s'appareiller à un autre être. Que la vie de plus en plus m'apprenne à cultiver mon égoïsme, à ne chercher mon bonheur qu'en moi-même. »

Raymond ouvrit sa fenêtre, comme pour renouveler l'air en son âme. Malgré le froid, il se pencha vers la rue, et regarda le va et vient des passants. Des fiacres se hâtaient,

reflétés comme en un miroir sur la chaussée mouillée de pluie. Un embarras, causé par un cheval qui venait de glisser et de se coucher dans ses brancards brisés, l'amusa quelques instants. Une flottille de fiacres attendaient, immobilisés, puis, une à une comme dans le courant d'une rivière, les voitures coulèrent, caoutchoutées.

XIX

L'amour-propre atténue bien des souffrances. Il était agréable à Raymond de se dire que Marguerite était très malheureuse :

« Elle m'aime. Moi je n'aime qu'à être aimé. »

Ce qui le désolait le plus, c'était de songer que leur union physique n'avait été, en somme, jusqu'à ce jour, qu'une sorte de prélude. On n'aime vraiment bien sensuellement que lorsque l'âme aussi est prise. Et il sentait que c'était seulement maintenant que Marguerite l'aimerait de tout son être.

« Au moment où elle m'échappe, se dit-il, elle devenait tendre et languissante. L'autre soir, j'ai compris qu'elle me désirait autrement et plus que charnellement. Elle me désirait pour vivre près de moi... Est-ce curieux, après une année de possession ! Mais la porte est à jamais fermée sur ce jardin de délices. Je ne peux que regarder, par le trou de la serrure, le rêve deviné... Il est sans doute plus beau ainsi. D'ailleurs, si les nécessités de la vie ne nous avaient pas obligés à nous séparer, nous nous serions peut-être quittés, lassés l'un de l'autre. Les sentiments aiment à être contrariés : l'amour fleurit dans la douleur, comme certaines plantes dans les rochers. Mais c'est souvent au moment même où on croit être fixé, sentimentalement, où on s'imagine avoir trouvé un but définitif à sa vie, qu'on s'en découvre un autre, plus vrai, plus conforme à l'être que l'on est devenu.

Déjà ! oui, je sens que cette passion qui m'abandonne a creusé en moi la possibilité d'un autre amour, plus délicat, plus complexe. Cette femme, que j'aimerai demain, je la vois, et, lorsque je la rencontrerai, je saurai la reconnaître. On peut juger les hommes d'après les femmes qu'ils aiment, d'après les femmes qui les aiment. On a toujours l'amour que l'on mérite, la femme que l'on mérite. Il y a ainsi des étapes, dans la vie sentimentale, qui correspondent à l'évolution physique et mentale des êtres. L'amour, en somme, ce n'est que la culture de son égoïsme : les femmes ne sont que les jardiniers de nos sentiments. Pour qu'elles nous fassent produire des feuilles, des fleurs et des fruits, il faut qu'elles soient capables de cultiver tous les instincts qui sont en nous. Le rôle d'amante exige des qualités mentales aussi. Je ne parle pas de culture littéraire, tout à fait inutile, et

même nuisible au bon fonctionnement d'une intelligence féminine. »

Des semaines passèrent, puis des mois; Raymond ne recevait aucune nouvelle de Marguerite.

« Allons, se dit-il, l'ablation est faite. N'est-ce pas moi qui l'ai voulu? J'accepte donc de souffrir pendant quelque temps, mais, ainsi, je n'aurai pas enchaîné ma vie à un être inférieur à moi-même. Cette aventure va devenir du passé. Alors que restera-t-il de cette passion qui a rempli quelques années de ma vie? Quelques images voluptueuses. Hélas! le souvenir de mes sensations physiques les plus belles et les plus violentes se réfugient au cerveau, deviennent comme intellectuelles : la chair ne se souvient pas. Veut-on revivre une heure d'amour, on ne retrouve en soi qu'une image visuelle, et seulement la photographie de ses gestes. S'il y a une mémoire affective,

on ne peut la dissocier absolument de la mémoire intellectuelle : ce sont les deux poids de l'horloge. Les images affectives ne peuvent resurgir en nous que si notre intelligence les a enregistrées ; ou alors c'est une réviviscence de sensations tout à fait fugitive et obscure. Il y a une certaine mémoire musculaire, mais elle n'obéit pas à notre commandement ; quelquefois, une de ces sensations englouties en nous remonte à la surface de notre être, comme une bulle d'air à la surface d'un étang. »

Malgré sa volonté de dominer sa sensibilité, Raymond souffrait. Scrupuleusement, il notait ses impressions, sachant bien que le cœur ne garde pas longtemps le souvenir des plus sincères douleurs. Plutôt qu'une souffrance, c'était une privation qu'il éprouvait, et il répétait sans cesse : « La concordance physique, c'est peut-être ce qu'il y a de plus important

au monde ! Le désir violent lui-même peut se tromper, se suggestionner. Quel amour résisterait à une femme infranchissable? » Toutes les femmes lui paraissaient infranchissables, et longtemps encore il devait s'obstiner à ne désirer que la chair impossible de Marguerite. Un des résultats de cette obstination fut de l'éloigner définitivement, au point de vue sensuel, de Madeleine. Il ne voulut plus voir en elle qu'une amie, et il eût aimé pouvoir se confier à elle, lui dire toute la vérité. Mais Madeleine, qui acceptait, sans trop de peine, son nouveau rôle d'amie, était d'une nature trop orgueilleuse pour accueillir ce genre de confidences.

D'ailleurs, Raymond, maintenant qu'il n'avait plus à mentir à personne, s'était comme réfugié en lui-même et ne parlait presque plus. Il appelait cette réserve, une réserve sentimentale préparatoire à un nouvel amour.

On ne se guérit de l'amour que par l'amour, et, quand on cherche l'amour, on le trouve, et toujours la nuance désirée. Chaque jour, Raymond pensait un peu moins à Marguerite, un peu plus à l'inconnue qui la remplacerait dans sa vie. Sa peine se consumait, comme un tison sous de la cendre blanche.

Déjà le sens critique vis-à-vis de son amie lui était revenu : « Elle commençait à épaissir ». dit-il! Et puis vraiment cet accident volontaire d'il y a six mois avait un peu abattu la fierté de sa gorge. De déductions en déductions, il en était arrivé à comprendre que l'héroïsme de sa maîtresse, le quittant en pleine passion, ressemblait beaucoup à de l'égoïsme pratique. Cela prouve sa vitalité. Il est sage de sacrifier un amour éphémère à une vie confortable. Les femmes sont avant tout pratiques.

Les nouvelles qu'il reçut, quelques jours

après, de Marguerite, confirmaient pour Raymond cette opinion. Elle écrivait que, malgré ses répugnances, elle avait été obligée de se marier, et de s'assurer, à elle et surtout à cet enfant que sa sœur lui avait confié en mourant, une vie à l'abri de la misère. « Mais, ajoutait-elle, deviens riche toi-même, et je te jure que, ce jour-là, j'abandonne tout pour vivre avec toi. »

Raymond, en lisant ces lignes, eut une grande joie, et il sourit ironiquement, parce qu'il savait que la fortune ne lui viendrait pas, et viendrait-elle à lui, qu'il serait alors trop tard.

En même temps, Marguerite lui annonçait la mort du peintre Newsky : « Il m'a légué, disait-elle à Raymond, toutes les peintures qu'il a faites d'après moi ; je te les donne : ainsi tu vivras encore un peu avec moi. »

Raymond accepta avec bonheur : peut-être

lui était-il plus agréable, à cette minute, de posséder ces toiles, que Marguerite elle-même : « Ainsi, se dit il, elle demeurera, dans mon souvenir et dans ma vie, perpétuellement jeune et belle et telle que je l'ai aimée. »

Il se souvenait de ce projet qu'ils avaient fait, autrefois, d'aller vivre quelques jours, quelques semaines, en ce petit château de Normandie que Newsky mettait à leur disposition. Mais aucun projet ne se réalise : Marguerite est partie, Newsky est mort, le petit château est, depuis longtemps déjà, vendu et les statues qui semblaient marcher sur les pelouses, femmes vivantes, dorment maintenant, dans quelque musée. Newsky, en effet, avait été obligé, pour alimenter ses dernières années, de vendre, à bas prix, cette propriété. Un industriel enrichi l'avait achetée, mais avait tout de suite débarrassé le parc de ces indécentes statues. Le conservateur du Musée

de la petite ville voisine les avait acquises, au grand scandale du clergé.

Raymond maintenant regrettait ces jours de vie commune qu'il n'avait pas vécus avec Marguerite : « Est-ce curieux, disait-il, nous nous sommes aimés sans trop nous connaître. C'est même peut-être la cause la plus réelle et la plus profonde de notre amour. Comme à distance j'en suis étonné. Dire que, si j'avais été riche, je l'aurais épousée ! Il faut bénir les entraves qui nous empêchent de réaliser nos projets. Heureux ceux qui hésitent, qui doutent de leurs sentiments et résistent à leurs impulsions. »

Debout sur la dernière marche d'une échelle, un marteau à la main, Raymond vient de planter un clou dans le mur, en face de son bureau, et d'y fixer le plus beau portrait de Marguerite. Nue, la chair si blanche que l'on devine le lacis compliqué des veines bleues ;

ses cheveux, moisson folle, s'épandent sur ses épaules et éclaboussent de leur or ses reins souples et lascifs. Elle offre aux regards, sans pudeur, tout l'orgueil de son ventre, feutré de mousses d'or.

— C'est beau comme un Titien, dit-il, tout haut.

Descendu de son échelle, le dos appuyé à sa cheminée, Raymond contemple avec une sorte d'extase ce tableau où le peintre a su mettre toute la voluptueuse beauté du corps de Marguerite. Puis, une à une, dans tous les coins de son cabinet de travail, il fixe les autres toiles, les autres esquisses, qui, toutes, éternisent une attitude, un geste de son amie. Un soleil d'hiver, pâle et discret, fait briller les rousseurs des chevelures et accentue la matité des chairs. Devant cette Marguerite idéalisée, Raymond oublie tout à fait la Marguerite réelle, et il se sent envahi d'une joie immense :

il est délivré de toute souffrance, de tout regret ; il comprend qu'il va enfin « repartir » comme ces arbres un moment arrêtés dans leur croissance et qui se reprennent à croître, à vivre.

Raymond regarde encore la merveilleuse toile, et du fond de sa mémoire monte spontanément à ses lèvres ces vers aimés, aussi émotionnants, aussi près de notre sensibilité actuelle qu'une élégie de Francis Jammes :

. . . .
Pande, puella, pande capillulos
Flavos, lucenteis ut aurum nitidum.
Pande, puella, collum candidum,
Productum benè candidis humeris.
. . . .
Conde papillas, conde gemipomas,
etc……

Sur un rayon, près de sa main, il prit ce petit volume des œuvres de Catulle, Tibulle et Gallus, et se récita en entier cet hymne de

Gallus : *Ad Lydiam*, dont la fraîche sensualité l'avait toujours ému.

Mais, dans sa pensée, Lydie, ce n'était déjà plus tout à fait Marguerite, il le constatait : « J'ai de l'amour en moi, dit-il ; Marguerite est disparue, mais elle n'a rien emporté de moi : je demeure intact, avec mes sentiments, mes désirs et mes rêves. Je désire violemment une autre femme, sans la connaître ; je sais seulement qu'elle sera blonde et semblable à cette femme de Newsky, oui, plus pareille à cette Vénus de Newsky que Marguerite elle-même. »

Un coup de sonnette violent réveilla Raymond de sa méditation. C'était Morangis. Un peu pâle et abattu, il s'assit sur le divan, et regarda, un instant, les nouvelles toiles de Raymond. Mais il ne fit aucune réflexion. Une autre pensée l'occupait :

— J'ai, mon cher Raymond, dit-il, une

très triste nouvelle à t'apprendre : elle te touche aussi. Marthe est morte !

— Morte ! Marthe !

— Oui, emportée en quelques heures par une pneumonie infectieuse. C'est absurde, n'est-ce pas ? Je viens de la revoir : elle est une très belle morte. Oui vraiment, plus belle qu'elle ne l'a jamais été... Mais quelle agonie, mon pauvre ami ! Jusqu'à la dernière minute, elle a crié son désir de vivre...

Songe, Raymond, cet être que j'ai aimé, cette chair que j'ai possédée ! C'est horrible pour moi. Je perds une maîtresse agréable ; je ne retrouverai pas cela.

— Pauvre Marthe, dit Raymond, qui ne trouvait pas d'autres paroles. En somme, tu as raison, mon ami, c'est toi le plus veuf. Son mari n'existait pas pour elle.

— Ni elle pour lui. C'était un homme raisonnable, qui ne se suggestionnait pas des

sentiments qu'il n'éprouvait pas. Il avait épousé notre Marthe par raison de caste... Il n'ignorait d'ailleurs pas ma liaison avec sa femme. Il m'en savait gré. C'est, au fond, la meilleure conception du mariage, qui ne doit pas entraver les hasards de la vie.

C'était, continua Morangis, mon premier essai d'amour sentimental : ce sera peut-être aussi le dernier. Je me retrouve, en somme aussi seul que devant... et que pendant. Marthe, avoua-t-il encore, n'était pas une amoureuse. C'est triste à penser, mais ses sens n'étaient pas encore éveillés. Mon rôle auprès d'elle était un peu ingrat ; j'avais la sensation de la préparer au grand amour de sa vie... Crois-moi, Raymond, les professionnelles que l'on paie très cher ne sont pas à dédaigner ; elles ont la beauté, leur métier l'exige, elles ont aussi une science que les amoureuses de bonne volonté, ces amateurs,

n'ont pu acquérir. Ce qu'il faudrait, chez une maîtresse, ce serait une violente passion, servie par une grande expérience. Autrement, n'est-ce pas comme ces musiciens de génie qui ne savent pas la musique ? Oui, je me souviens d'une fille que je louai un soir de désir : elle fut sublime, cette chair anonyme ; elle savait tous les accords... Je n'ai jamais compris cette valeur surnaturelle que la plupart des hommes attachent à la virginité d'une femme. C'est une idée religieuse : on s'unit pour l'éternité. En réalité, une femme qui donne sa virginité à un homme ne lui donne pas grand'chose. Elle-même ne conserve de cette offrande qu'un souvenir douloureux, et si elle doit aimer, un jour, ce ne sera jamais ce premier sacrificateur. Il faut venir le troisième dans la vie d'une femme.

— Sans compter le mari, répliqua Raymond. Mais pourquoi le troisième ? Tu généralises trop facilement ton expérience person-

nelle, et il serait aisé de te contredire... Pauvre Marthe, elle est morte avant d'avoir atteint la plénitude physique de son être, le complet développement de ses sens. C'est triste à en pleurer : il y avait tant de vie et de désir de vivre en elle. Cette agonie dut être affreuse. Son père était auprès d'elle?

— Oui, il semblait songer aux élégies qu'il ferait sur cette mort. L'égoïsme, c'est la seule qualité de poète qui soit en lui.

Raymond et Morangis entrèrent, en feutrant leurs pas. Sur un lit très blanc, Marthe, les mains croisées sur une gerbe de roses rouges, semblait dormir. Ses traits se sont affinés, se sont fixés en une suprême expression de gravité souriante. Elle est très belle ainsi, et on a cette impression, un peu consolante, que, dans sa tombe, elle conservera immuablement cette expression.

Raymond, qui fait intérieurement cette réflexion, s'est approché de la morte, et met sur son front un pieux baiser d'adieu. Morangis n'a pas le courage d'imiter son ami. Il reste debout, appuyé contre la fenêtre, qui est ouverte ; ses yeux se fixent, s'hypnotisent à contempler ce visage qui s'anima tant de fois sous ses baisers. Ses yeux s'emplissent de larmes qu'il laisse couler sur ses joues : il trouve, dans cette émotion, une grande volupté physique. Et, malgré tout, il éprouve aussi une réelle joie d'orgueil à sentir qu'on le regarde et qu'on le plaint. C'est lui l'amant, et Marthe était belle.

M. de Saint-Clerc est là, drapé dans sa douloureuse dignité. Il raconte à Raymond les derniers moments de sa fille, et vêt son récit d'une littérature poétiquement macabre. La bêtise de cet homme écœure Raymond : « Que n'est-ce lui qui soit mort ! » pense-t-il, tan-

dis que le poète cherche, dans sa mémoire, des images sinistres et des métaphores ridicules.

M. de Saint-Clerc parle toujours, mais Raymond n'écoute plus. Dans cette chambre mortuaire vient d'entrer une femme qu'il n'a jamais vue et qu'il connaît cependant, lui semble-t-il. Est-ce une hallucination, on dirait la Marguerite du tableau de Newsky, plus réelle que la réelle Marguerite. Grave, elle se dirige vers le lit où Marthe dort son sommeil de morte, s'agenouille un instant, la tête dans ses mains, puis vient silencieusement tendre la main à M. de Saint-Clerc.

Raymond est devenu pâle : toute sa vie est concentrée dans ses yeux. Jamais il n'a été aussi troublé. Un instant, son regard illuminé rencontre celui de la mystérieuse inconnue, se fixe sur ses yeux, qui ne se dérobent pas. Voilà qu'elle s'approche de lui, avec assurance, lui tend la main.

— Je vous reconnais sans vous avoir jamais vu, lui dit-elle. Je ne puis me tromper, et vous êtes tel que je vous imaginais.

Marthe, ajouta-t-elle, vous aimait beaucoup ; elle vous devait sa libération morale, et, par répercussion, je vous dois la mienne.

Alors, elle expliqua, à voix basse, que, l'été dernier, en un château de province, elle avait rencontré Marthe et s'était liée avec elle d'une amitié spontanée comme l'amour.

— Mais ce que j'aimais en Marthe, je l'ai compris dès les premiers jours de notre affection, c'était ce que vous aviez mis en elle, c'était vous, Raymond.

Elle ajouta :

— Je savais par Marthe que vous aimiez une Marguerite, très belle, mais indigne de vous. Cela me faisait souffrir pour vous.

Spontanément, Raymond lui révéla son

étrange ressemblance avec le portrait de son ancienne maîtresse :

— Vous êtes la vraie Marguerite, dit-il.

— Je suis Marguerite aussi.

Cette constatation les réjouit profondément, et déjà ils parlaient d'eux-mêmes comme s'ils s'étaient toujours connus.

Ils sortirent ensemble, et, en parlant, se découvrirent des âmes semblables. Ils savaient, sans se le dire, qu'ils seraient l'un à l'autre, et pour eux, comme toujours, au début d'un nouvel amour, une vie nouvelle commençait, si pleine d'un bonheur infini qu'il leur semblait qu'elle ne devait jamais finir. Oh ! comme l'autre Marguerite était loin ! Avait-elle vraiment existé ? Jusqu'à cet instant, Raymond avait désiré qu'elle souffrît d'être privée de lui ; maintenant, cela même lui était tout à fait indifférent. Il ne se posait même plus cette question qu'il avait formulée, quelques jours

auparavant : « Quel mal me fera la prochaine femme que j'aimerai? » Non, et c'est bien sincèrement qu'en se séparant de sa nouvelle amie, ce premier soir, il lui dit :

— Il me semble que je vous ai toujours aimée, Marguerite.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq juin mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

BINDING LIST FEB 15 1948

PQ
2613
O785T6

Gourmont, Jean de
La toison d'or

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

